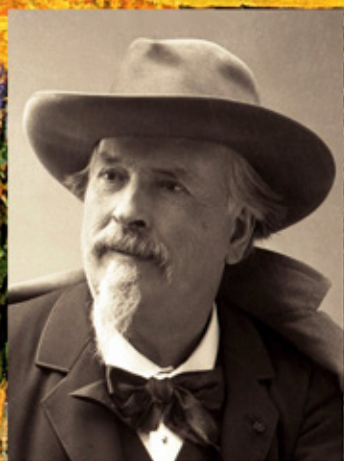


Prose d'Almanach

Frédéric
Mistral


Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

Frédéric Mistral

PROSE D'ALMANACH

1926

Achetez l'ouvrage au meilleur prix sur notre site

AVANT-PROPOS

Au cours de sa longue et lumineuse vie (1830-1914), Frédéric Mistral a fait éditer seulement ses grandes œuvres : *Mireille* (1859) *Calendal* (1867), *Les Îles d'or*, édition originale (1876), édition refondue (1889), *Nerte* (1884), *La Reine Jeanne* (1890), *Le Poème du Rhône* (1897), *Les Olivades* (1912). De 1880 à 1886, il donnait, en outre, par livraisons successives, son grand dictionnaire provençal français, *Le Trésor du Félibrige*. En 1906, il publiait ses *Mémoires et Récits*; en 1910, une traduction de la *Genèse* en prose provençale. Enfin, à partir de 1896, il organisait à Arles le *Museon Arlaten*, sanctuaire des traditions provençales.

Les grands poèmes de Mistral sont universellement connus : outre la traduction française qu'il a placée lui-même en regard du texte provençal, dans les éditions publiées en France, on compte de nombreuses traductions en vers et en prose de *Mireille*, de *Calendal*, de *Nerte*, du *Poème du Rhône*. Rien que pour *Mireille*, on peut noter trois traductions en catalan, une en castillan, deux en italien, une en roumain, quatre en anglais, deux en allemand, deux en suédois, une en danois, une en polonais, une en russe, une en tchèque... Et la vogue de ce poème est telle qu'une édition critique en provençal, avec notes en

français et glossaire provençal-français-allemand en a été publiée à Berlin, en 1900, par le professeur Koschwitz, à l'usage des universités.

Or, en même temps qu'il écrivait ses grands poèmes et qu'il élaborait le *Trésor du Félibrige*, dont Gaston Paris a dit que c'est l'un des dons les plus magnifiques que l'amour d'une langue et d'un pays ait fait à la science¹ et que Camille Jullian met au-dessus du dictionnaire de Littré², en même temps qu'il se donnait corps et âme à l'organisation de ce *Museon Arlaten* pour lequel, sans compter, il dépensa ses heures et sa fortune personnelle, Mistral semait à pleines mains d'innombrables pages de prose et quantité de poèmes lyriques qui n'ont pas été rassemblés et se trouvent encore éparpillés, sans traduction française, dans des revues et journaux provençaux, de tirage très restreint, introuvables aujourd'hui.

Recueillir la fleur de ces œuvres mistraliennes encore éparses, les éditer avec une traduction française en regard, leur adjoindre les pages et poèmes qui n'ont jamais été imprimés nulle part, telle est la tâche que s'est fixée Madame Frédéric Mistral, veuve du poète, tâche à laquelle elle nous a fait le grand et périlleux honneur de nous associer.

Ces œuvres éparses peuvent se ranger, d'une manière générale, en quatre grands groupes :

¹ Gaston Paris, *Penseurs et Poètes*.

² Camille Jullian, *Discours de réception à l'Académie française*.

- Le premier comprenant les contes, les « casca-relettes » — facéties et gausseries propres au génie provençal —, les récits, fabliaux et propos divers qui, pendant plus d'un demi-siècle, ont, selon la devise du célèbre *Almanach Provençal* (*Armana Prouvençau*), « porté joie, soulas et passe-temps à tout le peuple du Midi »³.
- Le deuxième, réunissant les vers qui n'ont pas été recueillis dans *Les Îles d'or* et *Les Olivades*.
- Le troisième, les grands discours et les articles de doctrine.
- Le quatrième, enfin, les poésies et proses légères que Mistral nommait ensemble : *Mi Rapugo* (mes grapillons, mes glanes).

Nous commençons aujourd'hui la publication des

³ L'*Armana Prouvençau* fut le premier organe du groupe des jeunes poètes provençaux qui fondèrent le *Félibrige*, le 21 mai 1854, au castelet de Font-Ségugne, non loin d'Avignon. Roumanille et Mistral en assurèrent très vite le succès. Le tirage en monta rapidement de 500 à 10 000 exemplaires, et, à partir de l'année 1860, cette publication, faite d'abord exclusivement « pour la Provence et le Comtat », pouvait s'adresser fièrement à « tout le peuple du Midi ». Roumanille et Mistral y partagèrent le pseudonyme de *Cascarelet*. Mistral usa d'ailleurs toute sa vie de nombreux pseudonymes dont les plus connus sont : le felibre calu, le felibre de Belle-Viste, le felibre du mas, Gui de Montpavon, Maître Franc, Michel Gai, le cuisinier Macari, Jean-Chaple- Venne, etc. L'*Armana prouvençau* demeure encore aujourd'hui la grande revue annuelle du *Félibrige* et paraît toujours chez Roumanille à Avignon.

œuvres du premier groupe sous le titre : *Prose d'Almanach*⁴.

On connaît peu Mistral prosateur. En lui le poète éclipse tout.

D'ailleurs, la renaissance provençale du XIX^e siècle a été si soudainement éblouissante de poésie, qu'on s'est hâté d'affirmer, par esprit d'antithèse, que la langue des félibres ne convenait point à la prose. On a établi ce cliché, qu'en prose, le provençal n'est qu'une traduction, mot pour mot, du français, qu'il n'a point de syntaxe propre ; et qu'enfin, il est inapte à exprimer les idées générales.

Plus ou moins acceptables pour les auteurs médiocres, qui possèdent mal nos deux grands idiomes littéraires, ces assertions deviennent des erreurs profondes si on les applique aux bons écrivains provençaux. On voit bien, d'ailleurs, qu'elles reposent sur la parenté naturelle et évidente de syntaxe qui existe entre toutes les langues issues du latin ; mais cette parenté est aussi marquée, sinon davantage, entre l'italien et le provençal qu'entre le provençal et le

⁴ Ce titre nous est fourni par Mistral lui-même dans la traduction française de ses *Mémoires et Récits* (ch. XIII). Mistral a, d'ailleurs, publié dans cet ouvrage un certain nombre de contes et cascadelettes dont voici les titres : *Les Hantises de la nuit* (ch. III) ; *Les Notaires de Maillane* (ch. VIII) ; *Les trois beaux Moissonneurs* (ch. IX) ; *Jarjaye au Paradis*, *La Grenouille de Narbonne*, *La Montelaise*, *L'homme populaire*, *La Légende de saint Eloi* (ch. XIII).

français : dira-t-on pourtant que les syntaxes de ces trois langues sont identiques et superposables⁵ ?

Quant à l'impuissance du provençal à exprimer les idées générales, c'est un préjugé qui ne soutient pas l'examen. Il suffit de lire dans leur texte les discours et articles de Mistral pour reconnaître sans délai que son *Vulgaire Illustre* excelle au contraire, à vêtir les idées générales de formes nettes et originales, supérieurement appropriées, distinctes des formes correspondantes du français, plus riches quelles en général, plus variées.

La *Prose d'Almanach* de Mistral est une merveille de justesse et de pittoresque sobre ; elle saisit sur le vif le langage même du peuple, le magnifie, en illustre les idiotismes et les tournures propres. Le poète applique à la transcription du conte et de la « sornette », la méthode géniale qui lui sert à revivifier la chanson populaire : après qu'il les a maniés, contes et chansons deviennent des types essentiels, expriment de façon définitive les élans et les aspirations, les tristesses et les joies de l'âme populaire.

On sait comment, à l'âge de quinze ans, Mistral rencontra Roumanille à l'institution Dupuy d'Avignon. Dans ses *Mémoires et Récits*, ainsi que dans la préface de la première édition des *Îles d'or*, il nous a conté lui-même tout le détail de cette rencontre, et

⁵ Voir à ce sujet, le lumineux *Essai de syntaxe des parlers provençaux* de Jules Ronjat. (Protat, Mâcon, 1913).

comment, après avoir entendu l'auteur des *Sounjarello* (Songeuses) et des *Margarideto* (Pâquerettes), il s'était écrié : « Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière ! »

Roumanille a vingt-sept ans, Mistral quinze ; et tous deux sont emplis d'une sorte de piété religieuse pour la langue de leurs mères ; ils l'aiment d'un immense amour attendri ; ils en recherchent les titres de noblesse historique, en découvrent avec ravissement les formes pures et légitimes, l'expurgent des barbarismes et des scories dont on la souille, la revêtent d'une orthographe à la fois traditionnelle, logique et simple.

Mistral a donc senti profondément, dès son adolescence, que la langue est la tradition primordiale d'un peuple, sa manifestation en quelque sorte physiologique, et il s'attache aussitôt à tout ce qui fait corps avec cette tradition essentielle : il entend sa langue gazouiller en chansons d'amour sur les lèvres des belles filles, illustrer joliment les dictons, les proverbes, les contes et fabliaux, vêtir de naïve magnificence les vieux Noël's et les cantiques des aïeux, égayer les semences et les moissons, déchaîner les farandoles, rire sur les berceaux, pleurer et prier sur les tombes. Il sait, à quinze ans, que cette langue est l'expression millénaire et inégalable des choses de la terre et du peuple de Provence. Et ces choses, il va les posséder à un degré prodigieux.

Dès l'enfance, il s'y passionne ardemment. On

garde à Maillane un gros cahier d'écolier qu'il entama à cette époque et où il nota les chansons, les coutumes, les dictons, les légendes. Ce cahier brouillon, où les morceaux, plus ou moins fragmentaires, sont jetés successivement et au hasard, Mistral y est revenu toute sa vie, pour en corriger, compléter les versions, y noter les variantes de lieu à lieu, y adjoindre des renseignements divers. Et rien n'est touchant, à la fois, et instructif comme ces notes tracées à diverses époques, d'encre et d'écriture diverses, à côté du premier texte jauni par le temps, qui date de l'adolescence du poète.

À dix-huit ans, (en 1848) il achève son premier poème : *Les Moissons*, en quatre chants (qu'il n'a pas voulu publier de son vivant mais qui est déjà si riche de langue et de poésie), et il l'envoie à Roumanille avec une lettre où apparaît pittoresquement sa méthode : « ...En entreprenant, écrit-il, cette œuvre de patience, mon dessein a été de traiter le sujet au sérieux, de copier les mœurs de nos provençaux telles quelles sont, de peindre les querelles, les jalousies, les amours, les farces, enfin toutes les scènes, que j'ai pu saisir au milieu des moissonneurs, en un mot de prendre la nature sur le fait. Aussi ne me suis-je épargné ni fatigues, ni démarches ; en dînant avec eux, j'ai étudié leurs repas, en liant leurs gerbes, j'ai ouï chanter la glaneuse⁶ ; en les suivant partout, pendant

⁶ Dans *Les Moissons*, la glaneuse chante « La chanson de la Belle d'août » qui a été recueillie dans *Les Îles d'Or*.

un mois, à l'ardeur du soleil, au travail, à l'ombre des saules, à la sieste, au *tibanèu* (tente), j'ai pu recueillir les quelques expressions qui ravivent un peu la pâle teinte de mes vers... »⁷

Il écrit ces lignes à dix-huit ans. Et cinquante-huit ans plus tard, parlant des moissonneurs, il nous dira dans ses *Mémoires* : « Voilà les gens, les braves enfants de la nature qui ont été mes modèles, mes maîtres en poésie. » C'est ainsi que Mistral arrive d'abord à tout connaître, en profondeur, dans son terroir. Puis cette connaissance inspirée s'étend de proche en proche à toutes les terres où sonne la langue d'oc. Et, servie par une excellente culture classique et un suprême bon sens, elle va permettre au poète des *Moissons* de se hausser, dans l'illumination de son génie, à Mireille et à Calendal, au Trésor du *Félibrige* et au *Poème du Rhône*. Œuvres capitales où palpitent, avec la légende et l'histoire de Provence, toute la tradition, toute la poésie d'une race.

Magnifiquement exaltées dans les grands poèmes mistraliens, les coutumes, les légendes, l'histoire de Provence forment aussi presque toute la trame des pages de *Prose d'Almanach*, que nous avons rassemblées.

⁷ Extrait d'une lettre de Mistral à Roumanille (1848), qu'a bien voulu nous communiquer Mme Thérèse Boissière, ancienne reine du *Felibrige*, fille de l'illustre auteur des *Margarideto* (Pâquerettes).

Ces contes, ces récits, ces gausseries, Mistral les a entendus, enfant, aux lèvres de sa mère ; il les a suivis dans les veillées d'hiver du temps passé dont il nous donne un tableau saisissant dans ses *Mémoires* (ch. VIII). Il s'est toujours mêlé au peuple : « les anciens du terroir » l'ont vu hanter les sentiers de Mailane. Il marchait parfois à grands pas dans les allées de cyprès et d'aubépines, où il concevait, composait ses poèmes. On le suivait le long des valats où, enfant, il cueillait la fleur de glais. Au coin d'un champ, il s'arrêtait, écoutait clabauder la noria, causait avec les travailleurs de la terre, apprenait deux mille choses qui se transfiguraient en poésie dans son âme, et leur enseignait, en revanche, la plus merveilleuse philosophie du monde, faite de bonhomie souriante, de gentillesse, d'adaptation aux faits et au destin, de courage, de ténacité, d'énergie. Ah ! que ce grand poète dissipait par sa seule présence tous les brouillards de l'utopie ! Qu'on voyait clair quand il était là !

De cette philosophie mistralienne, on trouvera quelques leçons graves ou joyeuses dans les morceaux de prose d'almanach que nous publions. Non point leçons didactiques et solennelles, mais leçons de choses familières dont le sens se dégage de façon charmante ; facéties du Cascarelet, enseignements substantiels de Gui de Montpavon, sornettes de ma mère l'Oie, propos souriants qui sentent bon la moisson, la prairie et la vigne en fleur, oui, vraiment, en notre temps de malaise général, il doit jaillir de là

des sources rafraîchissantes de « joie, soulas et passe-temps » pour tout le peuple de France, aussi bien du Nord que du Midi. C'est pourquoi nous en présentons une version en français en regard du texte provençal⁸.

Certes, rendre le goût du verbe mistralien dans une autre langue, fût-elle, comme l'est le français, la sœur du provençal, est une entreprise dont nous ne savons que trop la témérité. Notre propos plus modeste a été de serrer d'aussi près que possible le texte afin d'en faciliter l'intelligence directe aux lecteurs peu familiarisés avec la langue provençale.

Si nous avons pu, d'ailleurs, accomplir, vaille que vaille, notre tâche, nous le devons beaucoup à la sûre direction et aux conseils de madame Frédéric Mistral, à son inlassable obligeance. Elle nous a ouvert à deux battants les portes de *lestùdi* sacré, elle nous a confié les papiers inédits et les notes du poète, nous a communiqué de lui des souvenirs infiniment précieux, porteurs de belles leçons.

Qu'elle soit donc ici hautement remerciée. Et quelle nous permette de reporter une part de notre gratitude sur sa fidèle Marie Bonnefoy, *Marie du poète*, en qui règne d'une manière émouvante la mémoire du Maître ; et qui l'a fait si souvent revivre à nos yeux, dans ses récits imagés.

Pierre Devoluy

⁸ La version en provençal est téléchargeable gratuitement sous ce lien : <http://www.arbredor.com/LG010448.pdf>

PREMIÈRE GERBE

L'homme juste

I

Un homme, une fois, eut un enfant et, ayant cet enfant, lui voulut pour parrain, un homme juste. Mais où le trouver ? Cherche... tu chercheras !

Il va rencontrer saint Pierre et saint Pierre lui dit :

— Que cherchez-vous tant, brave homme ?

— Je cherche un parrain pour mon petit.

— Si vous voulez que je vous le tienne, moi ?⁹

— C'est que, répond l'homme, je voudrais un homme juste.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber, lui dit saint Pierre.

— Et qui êtes-vous, vous ?

— Je suis saint Pierre.

— Saint Pierre ? Qui portez les clefs ? Vous n'êtes pas juste ; pour quelques mauvais péchés de plus ou de moins, vous mettez les uns au paradis et les autres en enfer... Vous n'êtes pas l'homme que je veux. Adieu !

⁹ Sous-entendu : sur les fonts baptismaux.

II

Et marche... tu marcheras ! Et cherche... tu chercheras ! Il rencontre le bon Dieu :

— Que cherchez-vous tant, brave homme ?

— Je cherche un parrain pour mon petit.

— Si vous voulez que je vous le tienne, lui fait le bon Dieu, je suis à votre service.

— C'est que, répond l'homme, je voudrais un homme juste.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber.

— Et qui êtes-vous, vous ?

— Je suis le bon Dieu.

— Le bon Dieu !... Ah ! non, non, vous n'êtes pas le parrain que je cherche.

— Comment, misérable pécheur, tu trouves que je ne suis pas juste ?

— Vous, juste, seigneur Dieu ? Vous envoyez des riches, vous envoyez des pauvres ; vous faites des sages, vous faites des fous ; vous en créez de droits, vous en créez de boiteux ; à l'un, vous donnez la science, à l'autre l'ignorance ; à celui-ci, le bonheur, à celui-là le malheur... Non, vous n'êtes pas le parrain qu'il me faut.

III

Et marche... tu marcheras ! Et cherche... tu chercheras ! Il rencontre la Mort, et la Mort lui dit :

- Que cherchez-vous tant, brave homme ?
- Je cherche un parrain pour mon petit.
- Si vous me voulez, lui dit la Mort, je suis à votre service.
- C'est que, répond l'homme, je voudrais un homme juste.
- Oh ! pour le coup, vous ne pouvez pas mieux tomber.
- Et qui êtes-vous, vous ?
- Je suis la Mort.
- La Mort ! À la bonne heure ! Vous, belle Mort, vous êtes juste : là, à votre face, il n'y a ni riche, ni pauvre, ni noble, ni vilain, ni roi, ni sujet, ni savant, ni âne, ni jeune, ni vieux, ni personne qui tienne ! Bravo, vive la Mort ! Vous serez, ô juste Mort, le parrain de mon petit.

IV

Et la Mort tint l'enfant sur les Saintes Fontaines, et il se fit un beau baptême. Et voici qu'au repas, il y avait un plat de lentilles et la Mort les mangeait avec la pointe d'une épingle. Alors, l'homme lui dit :

— Comment se fait-il, Mort, que vous mangiez les lentilles avec la pointe d'une épingle ?

— Mon beau, fit la Mort, je suis l'homme de la patience. Encore que j'aïlle doucement, j'ai toujours le temps ; les jeunes, les gaillards, les heureux ne font

pas cas de moi et rient de la Camarde ; mais je les attends au trou ; pas un ne m'échappe.

Quand le repas fut fini, la Mort dit à l'homme :

— Puisque j'ai tenu ton fils, je vais te donner un secret pour les étrennes du petit. Écoute bien : quand quelqu'un sera malade, si tu me vois droite au chevet de son lit, tu peux affirmer, sûrement, que le malade est sauvé ; mais quand tu me verras aux pieds du lit, avec ma faux, tu peux dire qu'il est perdu.

Très bien. Notre homme se fit médecin ; et quand un malade l'envoyait chercher, dès qu'il entra dans la chambre, s'il voyait la Camarde vers le chevet du lit il ordonnait pour remède un peu d'eau de la cruche et disait au malade :

— N'aie pas peur, tu échapperas.

Si, au contraire, il voyait la Mort sa faux à la main aux pieds du lit, il disait aussitôt aux parents en branlant la tête :

— Voici un gros malade, il n'ira pas loin ; allez vite chercher le notaire et le curé.

Et comme il ne se trompait jamais, il eut, bien plus qu'aucun autre médecin, la confiance de tous et il gagna un argent fou, et il devint riche comme la mer. De temps en temps, la Mort, en passant, venait le voir ; et le médecin opulent la recevait magnifiquement et lui disait toujours : vive l'homme juste !

V

Pourtant il se faisait vieux, et voici que la Mort, un jour, lui dit :

— Je viens toujours te voir... Quand viens-tu un peu, toi, me voir à ma demeure ?

— Quand tu voudras, dit l'homme.

— Eh ! bien, fit la Mort, si tu veux, viens avec moi, je te montrerai la maison.

— Allons !

Et tous deux se mettent en route. Marche... tu marcheras ! Par chemins et sentiers. Vers le soleil couchant, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, et prirent une combe noire à faire peur ; et, au fond de cette combe, ils trouvèrent une grotte qui, de loin, paraissait étoilée de lumières :

— C'est ici, dit la Mort, entre !

Notre homme entra et vit une grande salle toute pleine de lampes qui jetaient dans l'obscurité leurs lueurs de toutes nuances. Après cette salle, d'autres salles attenantes, là-bas, s'ouvraient, toutes illuminées et innombrables à l'infini :

— Oh ! Bon Dieu ! Que de lumières ! dit l'homme ébloui.

— Ce sont, dit la Mort, les lampes de votre vie.

— Voyez, celle qui verse.

— C'est un enfant qui naît.

— Et celle-là, quelle belle mine !

— C'est celle d'un homme dans la fleur de l'âge.
— Et celle-là, là-bas, qui fait les dernières lueurs.
— C'est quelqu'un qui est à l'agonie.
— Oh ! je voudrais bien voir un peu la mienne.
— Viens, dit la Mort, passons dans l'autre salle, tu la verras.

Quand ils furent dans l'autre salle, l'homme cria :

— Oh ! la belle lampe à huile, comme elle éclaire !
comme elle luit ! Si elle pouvait être la mienne !

— C'est celle de ton fils, répondit la Mort.

— Et celle-ci, la pauvre, qui n'a plus qu'une goutte
d'huile, qui fait si mauvaise mine et qui va, semble-t-
il, mourir...

— C'est la tienne !

— Aïe ! Mon Dieu ! Est-ce possible ? Maintenant
que j'ai la fortune et que je pourrais un peu jouir !

— C'est la tienne, et je te conseille, en qualité
d'ami, de mettre ordre à tes affaires, de dire ton
secret à ton enfant et de te confesser, car tu n'as plus
que trois jours à vivre.

— Ô Mort ! Ô bonne Mort ! Vide dans ma lampe un
peu d'huile, de celle qui verse, de celle de mon fils qui
en a de reste...

Mais la Mort lui répliqua :

— C'est impossible ; ton fils est mon filleul, et ne
te souvient-il plus, nigaud, que tu as voulu pour son
parrain un homme juste ?

La Mort le vint chercher comme elle avait dit, trois jours après.

Alm. Prov., 1876

Les pâtres

Le vieux Ferland, un pâtre du Grès, était cité devant le juge de paix, pour avoir laissé ses brebis entrer dans un enclos de fourrage.

Et Ferland se défendait comme un chat hérissé, disant que ce n'était point lui.

— Ah, ça, allons, lui dit le juge, à quoi sert que vous veniez nous conter des sornettes ? Les pâtres, on le sait, vous feriez manger votre père, si vous aviez un père en herbe ; et vous auriez avalé un renard et la queue vous sortirait encore de la bouche, que vous diriez que ce n'est pas vrai !

— Sacré pétard de brebis ! cria le vieux Ferland, avec tout le respect que je dois à la justice, il faut pourtant que je vous dise que vous feriez, Monsieur le juge, perdre patience aux saints ! Vous êtes toujours sur les pâtres : et les pâtres ici, et les pâtres là... Si on troue une haie, si on ébranche un figuier, si on vole une poule, qui l'a fait ? Les pâtres !... Cela devient fastidieux et, une fois pour toutes, il faut que nous vous disions qui nous sommes. Les gardeurs de troupeaux, nous sommes les hommes du bon Dieu ; et quand Notre Seigneur vint au monde à Bethléem, ce sont eux, les beaux premiers, qui furent l'adorer. Voilà pourquoi, à l'église, quand vient Noël, on représente les pâtres à côté du bon Dieu. Et, voulez-vous que je vous le dise, Monsieur le juge, je suis bien vieux, et

n'ai jamais, manqué d'aller, tous les ans, voir la Nativité; et là, dans le *Belèn*¹⁰, j'ai toujours vu les pâtres... Mais de juge de paix? Avec la meilleure volonté du monde, Monsieur, je n'en ai jamais point vu.

Alm. Prov., 1889

¹⁰ *Belèn* (Bethléem), crèche de Noël.

La vache du roi René

Quand Monseigneur René descendit de l'Anjou pour venir régner en Provence, il amena de son pays une belle vache, dans l'intention de la faire vèler et d'en répandre la race dans son nouveau royaume. Et, comme le roi aimait fort les Martégaux¹¹, il en confia la garde à un vacher du Martigue, en lui recommandant d'en avoir bien soin.

— Vois-tu, lui dit le roi, tu auras cent écus par an si tu la soignes bien ; tu la mèneras au taureau, et le croît reviendra à la ville du Martigue, et tu auras les cent écus tant que la vache durera. Et je dois t'avertir que je tiens tellement à ma vache angevine, que je ferais pendre sans doute au grand miccoulier de la place du Palais, celui qui viendrait pour me dire qu'elle est morte... Tu peux emmener la vache.

Le vacher emmena la vache ; mais, malheureusement, il la fit tant manger qu'au bout de quelque temps la bête grasse à éclater creva de pléthore.

Le vacher désolé ! Qui ira dire au roi que sa vache est morte ?

Il va trouver les consuls de la ville du Martigue et leur conte le malheur en s'arrachant les cheveux.

Les consuls, aussitôt, cherchent un messager pour

¹¹ Habitants de Martigues (ou du Martigue).

porter la nouvelle à Aix, mais nul n'avait le cœur de « tirer la châtaigne ! »

— Pas si niais ! disaient les Martégaux entre eux, nous savons qu'à Aix on pend les gens¹².

Pourtant, il y eut un homme de Saint-Chamas qui dit :

— Je risque le paquet, si on veut me bien payer la commission.

Accord et pacte faits, notre homme vient à Aix et se fait présenter à Sa Majesté le Roi, de la part du vacher et des consuls du Martigue.

— Eh ! bien, lui dit le Roi, ami, que fait ma vache ?

— Monseigneur, votre vache... j'ai à vous dire qu'elle ne boit plus.

— Alors ! dit le Roi.

— Monseigneur, votre vache... j'ai à vous dire qu'elle ne mange plus.

— Alors ! dit encore le Roi.

— Monseigneur, votre vache... j'ai à vous dire qu'elle ne pisse plus.

— Eh ! alors, fit de nouveau le Roi.

— Monseigneur, votre vache... autant vaut le dire : elle ne va plus du corps.

— Ah ! ça, voyons, compère, vint alors le Roi, ma

¹² *A-z-Ais li pènjon*. Locution proverbiale en souvenir des exécutions capitales qui se faisaient à Aix.

vache ne boit plus, ne mange plus, ne pisse plus, et ne va plus du corps ! Mais alors elle est morte ?

— Vous l'avez dit, Monseigneur, vous l'avez dit ! Ce n'est pas moi qui serai pendu.

Là-dessus le roi René se met à rire et dit au messager :

— Je n'aurais pas cru les Martégaux si fins !

— Oh ! mais, cria l'homme, c'est que je suis de Saint-Chamas !

— Ah ! tu m'en diras tant, répliqua le bon René ! *Jamais de Saint-Chamas ne sortit mauvaise moule*¹³.

Alm. Prov., 1877

¹³ Dictionnaire populaire. Les moules de Saint-Chamas sont renommées.

Le vin du purgatoire

Les gens d'autrefois se chatouillaient pour rire, et même les curés se permettaient la plaisanterie. Mais parfois, en plaisantant, ils trouvaient savate à leur pied.

Un jour, un paroissien du curé de Bezouze, étant venu au presbytère, dit au curé :

— Bonjour, curé ; je venais vous apporter dix écus pour faire dire un trentenaire à mon pauvre père.

— C'est d'un bon fils, répondit le prêtre, mets l'argent sur la cheminée et viens boire un coup.

Et monsieur le curé débouche une vieille fiole, en vide deux travers de doigt dans deux verres, en offre un au paroissien, et puis, ayant trinqué, les deux buveurs haussent le coude.

— Sainte Vierge, monsieur le curé, cria le Bezoucier, en se léchant les lèvres, ce n'est pas du pissat de rat ! Mais quel vin est cela ?

— Devine, mon enfant.

— C'est du vin de Tavel ?

— Non.

— De Langlade ?

— Point du tout.

— De Chusclan ?

— Ah ! pas davantage.

- De Châteauneuf-du-Pape ?
- Encore moins !
- Ma foi de Dieu, curé, j'ai assez cherché¹⁴.
- Eh bien, veux-tu que je te le dise ?
- Dites, monsieur le prieur.
- C'est le vin du Purgatoire.

Ma foi, sur le coup, le paroissien se retourne, envoie la main sur la cheminée et remet dans sa poche les dix écus du trentenaire.

- Mais, que fais-tu, mon ami ? cria le curé.
- J'emporte l'argent des messes.
- Mais comment, excommunié ! Tu voudrais laisser ton père au fond du Purgatoire ?

— Ah ! je me garderais bien, répliqua le Bezoucier, de le tirer de là ! Un lieu où il y a de si bon vin ! « Ah ! mauvais gueux, me dirait mon père, que ne m'y laissais-tu dans le saint Purgatoire, où nous buvions du vin de Dieu ! ».

Alm. Prov., 1877

¹⁴ Littéralement : J'ai assez mangé de fèves !

Le pichet

Deux bastidans des Figons — hameau du terroir d'Eguilles, — vinrent une fois à Aix. Ils apportaient un pichet de vin délicat à un bourgeois dont ils menaient le bien.

Ils entrèrent dans Aix par le portail de Notre-Dame. Comme ils passaient devant la belle église de Saint-Sauveur, un des collègues dit à l'autre :

— Julien ! N'entends-tu pas comme ils crient dans cette grande maison ? On dirait qu'ils se disputent !

— Si nous entrions pour voir un peu ce que c'est ?

— Comme tu voudras, répondit l'autre, mais le pichet ?

— Le pichet ? Eh ! belître, cache-le sous ton manteau.

Ainsi dit, ainsi fait. Julien cache bien le cruchon sous sa houppelande de cadis ; et mes deux hommes entrent dans l'église.

Un curé était en chaire qui prêchait sur le péché. Nos bastidans, pour mieux entendre, se vont placer bien devant lui. Et le prédicateur se mettait à sang et eau ; et dans les enthousiasmes de son sermon il criait à l'auditoire :

— Mes frères quittez le péché, quittez le péché !

— Vois ! entends-tu ce que dit le prêtre, fait Julien

à son collègue ? Qui diable a pu lui dire que je portais un pichet ?

L'autre lui répond :

— Cache-le bien, et fais comme s'il ne te parlait pas, à toi.

Mais le curé reprenait de loin en loin, et toujours plus fort :

— Quittez le péché, vous dis-je !

— Mais où veut-il que je le mette, ce saint homme ? grommelait le pauvre bastidan, en faisant mille postures qui attiraient sur lui les yeux de tout le peuple.

— Mes frères, quittez le péché !

— Eh ! le voilà ton pichet, sarnipabieu ! crie à la fin le paysan impatienté.

Et il jette violemment le cruchon à travers l'église devant le curé stupéfait.

Alm. Prov., 1858

Le pendu

Un pauvre misérable, saoul de la vie, se jeta dans le Rhône pour se noyer. Un paysan qui travaillait là tout près s'y jette après lui et l'en tire.

Au bout d'un moment, floc ! le pauvre malheureux se jette encore à l'eau ; le brave paysan s'y jette encore après lui, et de nouveau le sauve.

Alors que fait le noyé ? Il attache son mouchoir à un arbre, et il se pend ! Le paysan le regarde faire et le laisse pendre.

Quand la justice vint pour enlever le cadavre :

— Eh ! bien, mais, dit-on au paysan, vous qui étiez là, pourquoi l'avez-vous laissé faire ?

— Eh ! bien, dit-il, Monsieur le Commissaire, vous savez que deux fois, avant que de se pendre, il s'est jeté à l'eau pour se noyer, deux fois je m'y suis jeté après lui et l'en ai retiré ! Puis, Monsieur, quand je l'ai vu qui s'attachait à un arbre, étant mouillé comme un canard, j'ai cru qu'il se pendait pour se faire sécher.

Alm. Prov. 1856

Le treizième de la portée de porcs

Un beau jour de marché, maître Guintrand, qui tenait à ferme le bien d'un gros monsieur de Nîmes, vint voir son bourgeois pour lui parler d'affaires. Il le trouve à table qui mangeait avec d'autres messieurs.

— Ha ! Ha ! maître Guintrand, eh ! bien, nous sommes un peu ici ?

Et, se tournant vers ses amis :

— C'est mon fermier, dit-il, un brave homme, et honnête, et qui sait « où dort Jeanne¹⁵ »... N'est-ce pas, maître Guintrand ?

Et chacun disait un mot au paysan, mais nul ne lui disait de s'attabler.

— Et autrement, compère, vint le monsieur, qu'y a-t-il de nouveau à notre mas ?

— Ho ! répondit le ménager, c'est toujours à l'accoutumée ; nous autres, nous faisons la terre et les poules font les œufs... Ah ! seulement, tenez — je n'y pensais plus, — la truie a mis bas, parlant sans respect, et elle en a fait treize.

— Treize pourceaux !

— Treize pourceaux, Monsieur ! Et il se trouve que la mère n'a que douze mamelles.

— Ah ! par exemple, dit le monsieur, là, dame

¹⁵ Qui a de l'argent caché, qui est riche.

nature ne s'est pas mal trompée ! Car le treizième, comment fera-t-il ?

— Eh ! répliqua l'autre, il fera comme je fais, Monsieur, il regardera.

Le monsieur fut capot, et il fit place à table au fin compère.

(Alm. Prov., 1864.)

Réunion de Nice

Si Nice et la Savoie, en faisant retour à la France, ont réjoui le cœur de la mère Patrie, la réunion de Nice tout particulièrement a fait grande joie à la Provence ; car la mère aime bien ses filleules, mais la filleule aime encore davantage ses petits filleuls. En recueillant dans son sein les 226 000 Provençaux du Comté de Nice, la famille provençale vient de se compléter. Or, quand tous les enfants sont dans la maison, qu'ils travaillent pour la maison, la famille grandit et prospère toujours davantage et fait toujours meilleure figure. Voici comment la chose se passa :

En conséquence du traité de Villafranca et en vertu du principe nouveau que les peuples ont le droit de choisir leurs gouvernants, les villes et les villages du Comté de Nice furent convoqués pour le 15 avril 1860, à voter librement et au suffrage universel s'ils voulaient ou non être avec la France.

Ce vote ne plaisait guère aux Italiens : ils disaient pour leurs raisons que Nice était italienne. Gros mensonge ! Car, de tout temps, on a reconnu Nice comme ville provençale. Au livre IV de sa géographie, Strabon dit fort bien : *Nicea in Massiliensium jure permanet et Provinciæ nimirum existit.*

Nice, colonie marseillaise, était donc, du temps des Romains, déjà considérée comme le commencement de notre nation. Le Moine des Îles d'Or dit éga-

lement que de son temps on la nommait *cap de Provence*¹⁶. Tantôt tenue, tantôt perdue par nos comtes provençaux, à qui ait-elle appartenu, elle a toujours ressorti du Parlement d'Aix et, toujours, elle fut censée nôtre. Le roi René l'entendait bien ainsi quand, le 29 novembre 1464, il fit faire sommation au Duc de Savoie de la restituer.

Et, tenez, voulez-vous connaître les couplets qui se chantaient en Provence en 1792 ?

*Dans la Savoie
Jusqu'à Chambéri
Ils sont tous en joie
D'être réunis
À Villefranche
Au fort Montalban
À Nice la Blanche
On veut être Français.*

Véritablement, il semble que ceci parle d'hier. Mais pour couper court à la dispute, les électeurs d'une voix unanime se prononcèrent pour la France.

¹⁶ *Le Moine des Îles d'Or*, troubadour imaginé par Jean de Nostredame, auteur des *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*, lequel parle par la bouche de ce moine — troubadour fictif. Voir à ce sujet l'ouvrage capital de Camille Chabaneau publié par Joseph Anglade en 1913 : *Les vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux* (chez Champion). Les mystifications innombrables de Jean de Nostredame dans ses *Vies* ont longtemps jeté le trouble dans l'étude de la littérature provençale du Moyen Âge.

Aussitôt le vote proclamé, tous les tambourins du Comté de Nice bourdonnèrent de plaisir ; et, en voulez-vous des farandoles, des chansons, des cris de joie !... Il y eut le soir une retraite aux flambeaux qui n'en finissait plus. Elle tenait toutes les rues.

La réunion de cette contrée apporte à la France 226 000 habitants, éparpillés dans force lieux, entre lesquels deux bons ports de mer : Nice et Villefranche, Levens, patrie de Masséna, et puis Menton et Roquebrune, deux hirondelles échappées un beau matin au prince de Monaco. Cette région, avec l'arrondissement de Grasse, forme le nouveau département des Alpes-Maritimes.

Profitons de l'occasion pour parler un peu de Nice. Dès que vous avez passé le Var en descendant vers le Midi, vous traversez un pays de Dieu : rien que des prairies fleuries bordées de grands platanes où s'enlacent à profusion des vignes géantes. Vous avancez et, au fur et à mesure, d'odorantes haleines vous embaument. Vous entrez dans un jardin de Fées, dans un terroir merveilleux : des plantations d'orangers, de citronniers, de cédrats ; des parterres de violettes, de rosiers, de tubéreuses ; des haies de jasmin, de lauriers-roses, de figuiers de Barbarie ; rien que des fleurs et des senteurs, et les mamelons des montagnes sont couronnés d'oliviers jusqu'à leurs cimes.

Enfin voilà la ville, avec ses façades blanches, tout le long de la mer, sur un escalier de collines qui vont, de l'une à l'autre, se fondre et se confondre avec

les Alpes maritimes. Voilà Nice accoudée au soleil, entre la mer sereine qui la rafraîchit de ses brises et la masse de ses grandes montagnes qui, au loin, se perdent dans le ciel, avec leurs dentelles blanches, leurs escarpements d'azur et leurs pics colossaux.

Nice fait le « pied de poule »¹⁷. Au point le plus haut, il y a le château. De là, vous voyez la contrée s'épanouir, magnifique, à l'entour de la ville, toute parsemée de bastides, de châteaux, de couvents qui blanchissent sur les collines, au sein des arbres verts. Sous le château en ruines, il y a la place Victor, avec ses belles maisons. Puis, vient la vieille ville, avec ses rues étroites, ses clochers, ses églises nombreuses ; et Sainte-Réparate la plus belle de toutes. Le Paillon, un grand torrent sec qui descend des montagnes, sépare la ville vieille du quartier neuf. Un joli pont de trois arches le traverse¹⁸. Le quartier neuf, ou quartier des Étrangers, est bâti superbement.

Deux jolies promenades ornent la ville : une pour l'été, le Cours, qui a trois rangs de grands ormes ; une pour l'hiver, la Terrasse, qui borde la mer et sert de cagnard aux malades.

Le port est petit : à l'entrée, il y a la statue du roi de Sardaigne Charles-Félix. De la Terrasse, aussi loin que porte la vue, vous voyez la mer, là-bas, pleine de

¹⁷ La patte d'oie.

¹⁸ Ce pont, dit *le Pont-Vieux*, a été démoli en 1922.

barques de pêcheurs, avec de petites voiles de toutes les couleurs.

À Nice, on ne connaît pas l'hiver. Aussi les malades riches et les frileux y arrivent de partout, surtout les Anglais, qui se sont bâti un quartier splendide, celui de la Croix de Marbre.

Nice est à 125 kilomètres de Toulon et sa population est de 27 000 âmes¹⁹. Les Niçards parlent le provençal à peu près comme à Toulon et s'habillent comme les gens de ce côté-là. Les femmes ont le joli et grand chapeau de feutre noir ; les pêcheurs ont la ceinture et le bonnet rouges.

*Épine point, buisson déchire,
Gavot est fin, Niçard le passe.*

Il y a dans les noms une vertu cachée : Nice veut dire en grec *Victoire*... Ne dirait-on pas que ce nom porte bonheur à Nice et à ses enfants ?

Alm. Prov., 1861

¹⁹ En 1925, cette population dépasse 200 000 habitants à demeure fixe. En hiver, elle est presque doublée par l'afflux des étrangers.

DEUXIÈME GERBE

Le chardonneret du Pape Jean

I

Le pape Jean XXII qui régna en Avignon entre 1316 et 1334 — et dont on voit encore le tombeau magnifique à Notre-Dame des Doms — fit une fois le voyage de Paris. En passant à Nevers, il alla loger dans un couvent de nonnes.

Celles-ci, comme vous pensez, firent ce qu'elles purent pour le recevoir dignement, si bien que le Pape, avant de partir, dit à l'abbesse :

— Mère, je suis bien content de votre hospitalité, et, si vous aviez quelque grâce à me demander, je me ferais un plaisir de vous complaire.

Alors, en souriant, la mère Abbesse dit au Pape :

— Grand saint Père, vous n'ignorez certainement pas tout ce qu'il y a de laid, de répugnant et de pénible, pour nous, pauvres femmes, de nous confesser à un homme... Si vous vouliez nous accorder de nous confesser entre femmes, vous feriez là une réforme qui serait la bien venue de tout le sexe féminin.

Le Pape répondit :

— J'y penserai.

Puis il fit harnacher sa grande et belle mule et, avant de mettre le pied à l'étrier, il dit à l'abbesse :

— J'ai là une boîte assez précieuse, je crois que je

ferai bien de la laisser entre vos mains. En voyage, on ne sait ce qui peut arriver. Je la prendrai au retour. Rangez-la, voici la clé, et défense à qui que ce soit de l'ouvrir.

II

Pas plus tôt Jean XXII eut pris le coude du chemin, voici mes braves nonnes toutes émoustillées autour de la boîte :

— Qui sait ce qu'il y a dedans ? Si nous regardions un peu ? Zou ! Regardons un peu !

Le diable les harcelait... bien tant que l'abbesse, — baste ! — prend la clé et, toute frémissante, ouvre la boîte :

— Aïe !

Comme elle ouvrait, bonne Mère des Anges !, il y avait un chardonneret avec un petit papier pendu au cou, et l'oiselet senvola.

Les pauvres nonnes, vous pensez, restèrent sottes à en mourir.

Un mois après, le Pape retourna de son voyage à Paris et vint de nouveau loger chez les nonnettes de Nevers.

— Eh ! bien, dit-il, dès son arrivée à l'abbesse, ma boîte, allez me la chercher.

— Ah ! Grand saint Père, crièrent les nonnes en tombant à genoux, pardon ! Au nom de Dieu ! L'oiseau s'est envolé.

Jean XXII se mit à rire et leur dit :

— Comment ? Pauvres malheureuses ! Vous n'avez pas la force de garder la défense que je vous avais faite au sujet d'une boîte, et vous voudriez garder le secret de la confession ? Allez, allez, nonnettes ! Les hommes, de tout temps, ont confessé les femmes, et toujours les confesseront.

Alm. Prov., 1880

Les quatre questions

I

L'évêque de Marseille, monseigneur de Mazenod, étant un beau matin en tournée pastorale, s'arrêta à Saint-Marcel chez le curé et y dîna.

Au dessert, comme il est d'usage, on parla de la paroisse, du clocher, de la cloche, et le curé de Saint-Marcel, profitant de l'occasion :

— Puisque nous sommes sur la cloche, dit-il, ah ! Monseigneur, nous aurions bien besoin d'une aide ; la nôtre a une grosse fêlure et, faute d'argent pour la faire refondre, quand il faut sonner la messe, on dirait que nous frappons sur une tuile.

Monsieur de Mazenod était un bon provençal et la « galéjade » ne lui déplaisait point :

— Eh ! bien, dit-il, je vous donnerai l'argent qu'il faut pour la refondre, mais, Monsieur le Curé, à une condition, c'est que vous répondiez aux quatre questions suivantes : *Où est le milieu de la Terre ? Combien pèse la lune ? Combien puis-je valoir ?* et, enfin, *qu'est-ce que je pense ?* Je vous donne huit jours pour y songer. D'aujourd'hui en huit je repasserai.

II

Le pauvre curé ne dormit guère de quatre jours. Il

feuilleta livres sur livres, se frappa le front, se rongea les ongles... La tête ne lui fournissait rien.

Le vieux maître Melchior qui travaillait son jardin lui dit :

— Sainte Vierge, monsieur le Curé, vous êtes bien songeur ?

— Ah ! mon brave Melchior, l'autre jour notre évêque m'a donné du fil à retordre.

— Si je pouvais vous servir, fit le jardinier, vous n'avez qu'à ouvrir la bouche : quatre yeux font plus que deux, et vieux bœufs font sillon droit.

— Oh ! mon bon, ce n'est pas possible. Figure-toi que Monseigneur m'a posé quatre questions extrêmement embarrassantes.

— Dites toujours, fit Melchior.

— Eh ! bien, il me faut répondre à ces quatre choses : 1° Où est le milieu de la Terre ? 2° Combien pèse la lune ? 3° Combien vaut Monseigneur ? 4° Que pense-t-il ?

— Mon Dieu ! Pas plus que ça ? dit le jardinier ; c'est le pater des ânes... Laissez, laissez-moi faire. Quand Monseigneur reviendra, vous me prêterez votre soutane, je m'habillerai en curé et je répondrai à votre place. Ça va ?

— Ça va, dit le curé.

III

Au jour dit, le carrosse de l'évêque de Marseille s'arrêta de nouveau devant le presbytère.

Maître Melchior lui-même vint ouvrir la porte. Il avait endossé la robe, mis le petit collet et coiffé la calotte, avec un pansement sur l'œil et l'évêque le prit pour le curé de Saint-Marcel :

— Qu'avez-vous, dit Monseigneur, vous avez l'air tout chaviré ?

— Ho ! un mauvais orgelet qui m'est sorti cette nuit.

— Et puis, continua l'évêque en souriant, ces quatre questions sont résolues ?

— Ha ! elles m'ont donné de la peine. Mais pourtant, Monseigneur, je crois, grâce à Dieu, les avoir tirées au clair.

— Voyons, voyons un peu. La première : Où est le milieu de la Terre ?

— Le milieu de la Terre, Monseigneur, est là, juste sous mon pied.

— Et pourquoi ?

— Ma foi, c'est que je l'ai mesurée et que j'ai trouvé l'endroit là. Si vous ne voulez pas le croire, allez la remesurer...

— Allons ! dit l'évêque, je te passe celle-là, à l'autre : Combien pèse la lune ?

— La Lune, Monseigneur, j'ai toujours ouï dire

qu'elle avait quatre quartiers : quatre quartiers ou quarterons, font une livre... Elle doit donc peser une livre.

— Celle-là, n'est pas mauvaise. À l'autre : et moi, sais-tu combien je vaux ?

— Le bon Dieu fut estimé trois sous ou trente-six deniers ; vous êtes un grand évêque, mais vous n'êtes pas le bon Dieu et, en vous mettant à six liards, qui est la moitié, je ne crois pas m'écarter fort de la vérité.

— Bravo ! cria l'évêque. À la dernière : Qu'est-ce que je pense ?

— Très certainement vous pensez que je suis le curé ; et pourtant, Monseigneur, je ne suis que son jardinier.

Melchior enleva le pansement qui lui couvrait l'œil ; et, se déclarant pris, monsieur de Mazonod laissa un beau billet de mille francs pour refondre la cloche.

Alm. Prov., 1874

Les menteurs

Le Traîneur de Laurade, qui était un vieux pêcheur, avec le Coqueton, fameux chasseur gravesonnais, se rencontrèrent un jour de pluie au cabaret de Saint-Gabriel avec d'autres pêcheurs ou chasseurs de marais qui étaient venus se mettre à l'abri. Et là, tout en chopinant, patin-patan, chacun disait la sienne.

Le Traîneur de Laurade prit enfin la parole et dit ceci :

— Au temps où le poisson monte dans nos eaux pour frayer, vous saurez, Messieurs, que j'avais pris mon trident pour faire une tournée le long de la Grand-Roubine. Tout à coup, ma foi, je vois remuer dans les algues : je pique... Sacrépabieu ! le trident m'emporte : c'était un brochet gros comme un âne ! Je tombe sur lui à califourchon en me tenant solide au fer du trident cloué dans son échine. Le poisson, en bondissant, fusait entre deux eaux, terrible, furieux. Allons ! par bonheur, qu'en passant, ma main se cramponna au Pont-des-Quatre-Arcs. Autrement, il m'emportait au Rhône.

Le Coqueton, tout en fumant sa pipe, alors répondit :

— Moi, il m'en arriva une encore pire. Un jour que j'étais à la chasse, vers Roque-Pied-de-Bœuf, le plomb vint à me manquer. Malédiction ! Ne va-t-il pas sortir un lièvre ? Je mets vite un gland dans mon fusil,

j'épaule, je vise, je tire... Ce coquin de lièvre, (je l'avais touché pourtant) disparaît dans le ravin en laissant trace de sang. Quatre ans après, ma foi, j'allais encore chasser : je vois un beau lièvre couché sous un chêne. Je tire, mes amis de Dieu ! Pan ! Mon lièvre part, et le chêne après lui. N'est-il pas vrai que l'arbre, le chêne, lui sortait de la tête ! Le gland que j'avais tiré, quatre ans auparavant, avait, paraît-il, germé au front de la bête, et il lui était venu un rouvre de trois cannes de haut.

Alm. Prov., 1875

Nouveau système de locomotion

Nul ne peut savoir où s'arrêtera la science : tous les jours des inventions plus nouvelles et plus merveilleuses éclosent de la tête des savants. En voici une, simple comme bonjour, et qui, pourtant, peut nous faire économiser d'innombrables milliards. L'inventeur est un enfant de Cadenet, c'est Charles David, peintre, prophète et ingénieur en Avignon, et frère aîné de Félicien David, le musicien illustre.

Il y a des familles où l'on fait assaut de génie.

Le vénérable Charles David s'était dit souvent : certainement, les grandes routes qui sillonnent de tous côtés le territoire de l'Empire sont une belle chose ; certainement, les chemins de fer qui enjambent les rivières et trouent les montagnes sont une belle trouvaille ; mais il faut tout dire, il en coûte diablement pour entretenir tout cela. Qui trouverait le moyen de se passer de routes et de chemins de fer ferait une belle découverte !

Et Charles David était pensif... Tout à coup brille un éclair dans sa tête. Oh ! Bonheur ! la découverte était faite, et la voici toute chaude, telle que nous la tenons de l'inventeur, qui a bien voulu en donner la primeur à l'*Almanach des Félibres*.

Charles David, fin observateur, comme tous les inventeurs, avait remarqué la passion désordonnée qui pousse les porcs vers les truffes : « Voilà, se dit-

il, une force perdue ! » Que fait notre ingénieur ? Il prend une charrette et y attelle trois porcs ; à la charrette, il ajuste un long timon qui dépasse d'environ six pans le museau des bêtes et, au bout du timon, il met une truffe. Les porcs, affriandés par l'odeur de la truffe, partent comme le vent en tirant la charrette. La charrette en courant pousse devant le timon et la truffe et les gorets, toujours plus excités, se précipitent à travers champs, à travers collines : rien ne peut les arrêter, pas même les rivières, car nous savons tous que le porc est un maître nageur. Nous devons ajouter que le timon est mobile, de sorte que le porcher, pour gouverner l'équipage, n'a besoin que de changer sa direction et, s'il veut arrêter, il n'a qu'à enlever la truffe.

Voilà le secret. On frémit en pensant aux conséquences de cette admirable découverte ! À la vérité, les cantonniers et les nombreux employés de chemin de fer seront forcés de changer de métier. Mais ce monde est ainsi fait : il ne va jamais bien pour l'un qu'il n'aille mal pour l'autre.

David est en instance pour obtenir un brevet. Une compagnie déjà se forme pour multiplier la race porcine : les actionnaires peuvent se présenter chez l'inventeur, en Avignon, rue de la Calade, n° 6.

Alm. Prov., 1862

La trinité

L'auteur célèbre du *Siège de Caderousse*, le jovial abbé Favre²⁰, dans sa paroisse de Celleneuve, un dimanche prêchait sur la sainte Trinité ; et pour faire comprendre ce mystère à son humble auditoire de paysans et de gens simples, il leur disait :

— La Trinité, mes frères, est comparable, parlant sans respect, à mon chapeau à trois pointes : les trois pointes font trois cornes, et pourtant ne font qu'un chapeau... La Trinité, mes frères, est comparable aussi à une fourche, à une jolie fourche, de ces fourches de micocoulier qu'on fait à Sauve. La fourche est en trois dents, et pourtant les trois dents ne font bien qu'une fourche ! La sainte Trinité, de même, a trois personnes et, de même, les trois personnes ne font qu'un Dieu.

Et le prieur de Celleneuve, content et triomphant de son raisonnement, son sermon achevé, descendit de chaire pour finir les Vêpres.

Or un Frère quêteur par hasard, ce jour-là, assistait à l'office ; et il arriva, paraît-il, que les comparai-

²⁰ L'abbé Favre, ou Fabre (1718-1788), bibliothécaire du marquis d'Aubais, puis curé de campagne. Satyrise les princes de l'Église et les moines, à la veille de la Révolution. A écrit : *Lou Siège de Caderouso*, *lou Sermoun de Moussu Sistre*, fantaisie scatologique très-populaire dans le bas Languedoc, la *Fam d'Eresitoun*, imité d'Ovide, une traduction burlesque de l'Odysée ; *Jan-l'anpres*, etc.

sons de l'abbé Favre le scandalisèrent. Si bien que, sans tarder, croyant bien faire, il alla trouver l'évêque et lui rapporta tout.

Lévêque, la première fois qu'il rencontra l'abbé :

— Hé! Hé! Monsieur le Prieur, lui fit-il, que m'a-t-on dit? Que vous ravalez les saints mystères avec des comparaisons... inconvenantes, et que vous appariez la Trinité à un chapeau à trois pointes et à une fourche!

— Monseigneur, répondit le curé, selon les gens, l'encens. Mes ouailles — ou mes brebis, pour mieux dire — ont la tête dure, et je me fais comprendre comme je peux. Je me permettrai du reste de vous représenter que Notre-Seigneur, dans ses Évangiles, se compare parfois à un maçon, d'autres fois à un pâtre, d'autres fois à un usurier, voire même à un voleur...

— Il suffit, il suffit, répondit l'évêque, Monsieur le Prieur, soyez prudent, et allez en paix!

Le respectable Prieur retourna dans sa paroisse. L'année suivante, comme c'est la coutume des ordres mendiants, notre Frère quêteur passa de nouveau à Celleneuve... « Bon, dit l'abbé Favre, demain je l'attraperai. » Et le lendemain, à Vêpres, le prêtre railleur, en chaire montant :

— Mes frères, dit-il, j'ai à vous faire une petite correction à un sermon que je vous prêchai l'an passé à la même date, sur la trois fois sainte Trinité. Je

comparai, s'il vous en souvient, ce divin mystère à un chapeau à trois pointes et à une fourche... En y pensant, j'ai trouvé, depuis, quelque chose qui le rappelle encore mieux. Voyez, regardez un peu ce bon frère Capucin qui prie, là-bas, comme un saint homme qu'il est, au pied de ce pilier...

Tous les paroissiens tournèrent la tête vers le Frère.

— Eh bien, vous le voyez, reprit le gai curé, il est barbu comme un bouc, il est sanglé comme un âne, il est déchaus comme un chien... et, le tout, ne fait qu'un capucin.

Alm. Prov., 1869

Les Aliscamps

Au levant d'Arles, où sont aujourd'hui les ateliers du chemin de fer, il y avait autrefois une hauteur qu'on appelait les Aliscamps. C'était le cimetière d'Arles. Et, depuis qu'Arles était Arles, on enterrait les morts là.

De ce grand cimetière on parlait partout, car, au dire des anciens Arlésiens, Notre-Seigneur lui-même l'était venu bénir. Du temps que saint Trophime était évêque d'Arles, on dit qu'il manda dire à tous les évêques de Provence et de Gaule de venir bénir avec lui les Aliscamps. Quand les évêques furent rassemblés, aucun d'eux ne voulut, par esprit d'humilité, faire la cérémonie ni jeter l'eau bénite. Mais alors Jésus-Christ apparut en personne et, pliant les genoux, cependant que dans l'espace on entendait chanter les Anges, il bénit lui-même le cimetière des chrétiens... Et où le Bon Dieu, dit-on, s'agenouilla, la roche resta marquée, et on y bâtit plus tard une chapelle qui s'appelait, quand elle existait, la chapelle de la *Genouillade*.

De chapelles et d'églises, là, dans les Aliscamps, on en comptait peut-être trente. Des monuments de toute sorte, des tombes, des sépulcres, des mausolées, des cénotaphes, des vases de pierre et de marbre, pleins de gravures et de ciselures, il y en avait des

mille et des mille, tellement que Dante dans son *Enfer* en parle comme d'une chose prodigieuse :

*Si come ad'Arli ove Rodano stagna...
Fanno i sepolcri tutt' illoco varo...*

Et l'Arioste dit comme lui, dans son *Roland Furieux* :

*Presso ad Arli, ove Rodano stagna.
Plena di sepulture e la campagna.*

Le troubadour Ramon Féraud, celui qui écrivit *La vie de Saint Honorat*, nous montre le saint évêque, un jour de guerre civile, rassemblant les Arlésiens dans ce clos célèbre et les faisant s'embrasser sur les tombeaux de leurs pères :

*Als vases d'Aliscamps
Aqui se fey l'acamps*

Donc, les morts s'empilèrent dans ce cimetière, deux mille ans de suite, les morts les plus illustres, les rois, les archevêques, les grands barons, les consuls, non seulement de la terre d'Arles, mais de tout le Midi, et surtout des rives du Rhône. Tous ceux qui le pouvaient voulaient être enterrés dans cette terre sainte où étaient ensevelis d'innombrables saints et saintes, où Notre-Seigneur était venu s'agenouiller, et où, dans la nuit, on entendait le chant des Anges.

On croyait même que le diable n'avait aucun pouvoir sur les corps des Aliscamps.

Aussi les villes qui sont sur les rives du Rhône avaient pris la coutume d'abandonner au fleuve les morts qui voulaient être enterrés aux Aliscamps, en mettant sur le cercueil le prix des funérailles, qui s'appelaient le droit mortuaire ; et les cercueils des morts dévalaient à Arles au fil de l'eau... Quand les marinières du Rhône voyaient passer sur l'eau un de ces cercueils, ils faisaient le signe de la croix et disaient dévotement un *Requiescant in pace*. Et les cercueils des morts arrivaient toujours à Arles, sans encombre.

Une fois seulement... Voici, d'ailleurs, ce que raconte le grand maréchal d'Arles, Gervais de Tilbury, qui affirme avoir vu la chose :

— C'était à Beaucaire, au temps de la foire. Quelques jeunes gens, des mariniers, ayant vu un cercueil qui descendait ainsi, voulurent l'arrêter pour prendre l'argent qu'il portait sur lui, et s'aller divertir. Mais qui ne vous a dit que le cercueil ne voulut plus, d'aucune façon, continuer son chemin ! Ils eurent beau faire tous leurs efforts pour le pousser vers le courant : le cercueil ne faisait que tourner toujours au même endroit, comme dans un remous, et il ne voulait plus s'en aller de là. La Justice, à la fin, découvrit le méfait, punit sévèrement les libertins, et fit remettre sur le cercueil du mort l'argent mortuaire. Mais à peine cet argent était-il sur le cercueil que, prenant de lui-même le fil de l'eau, le mort se

dirigea tranquillement à la descente et arriva à Arles, aux yeux du peuple qui l'attendait sur le port et qui criait miracle, et rendait grâce à Dieu.

Mais le temps nivelle tout. De ces Aliscamps, si vénérés par nos aïeux, si célèbres, au loin, par leurs légendes et leurs mystères, de ces Aliscamps où Constantin le grand avait vu dans le ciel resplendir la sainte Croix avec ces paroles : *Tu vaincras par ce signe!* de ces Aliscamps où Guillaume au Court-Nez, le fameux comte d'Orange, dans une horrible bataille, avait haché les Sarrazins, de ces catacombes où étaient venus se coucher le paladin Roland avec ses compagnons de guerre, de cette vaste nécropole, où pompeusement tant de générations avaient accumulé leur gloire et leurs os, il ne reste aujourd'hui qu'un peu de poussière, une vaste étendue de ruines éparpillées là-bas sous les murailles d'Arles.

Quand vous irez à Arles, engagez-vous, si vous avez loisir, dans un chemin creux, qui est au levant des Lisses. Vous descendrez doucement entre deux rangées de peupliers; puis, tout d'un coup, vous vous trouverez dans une allée étrange, entre deux longs alignements de cuves mortuaires, avec leurs couvercles béants; de loin en loin, vous verrez quelques vieilles petites chapelles, (entre autres, celle des Porcelet et celle du Duel) puis le tombeau des consuls d'Arles, qui moururent de la peste par dévouement; enfin, au bout, l'église antique, à moitié ruinée de Saint-Honorat. C'est tout ce qui reste, hélas! des Aliscamps, *Ely-*

sii Campi, le royaume des Ombres de l'ancien paganisme, le saint lieu de repos du vieux christianisme ; voilà tout ce qui reste ! Avec la mélancolie qui nous gagne le cœur, de voir disparaître si misérablement les remembrances les plus sacrées, les monuments de tout un peuple, et les vains efforts de l'homme pour se sauver de l'oubli.

Alm. Prov., 1881

TROISIÈME GERBE

Le mal-parlant

Il y avait une fois une femme dont le fils nommé Jeannet était niais comme on ne peut l'être davantage. Un jour, sa mère l'envoya au moulin pour faire moudre un sac de blé.

— Et prends garde, lui dit-elle, que le meunier, qui est un voleur, ne prenne pas pour sa peine, plus d'une cosse par *hémine*²¹ Pour ne pas l'oublier, tu répéteras tout le long du chemin : *une cosse par hémine*.

— Oui, mère, une cosse par hémine !

Et Jeannet part avec le sac de blé sur l'âne ; et, pour n'oublier point la recommandation, il répétait : « une cosse par hémine, une cosse par hémine ! »

Au bout d'un moment il rencontre des gens qui semaient :

— Une cosse par hémine, une cosse par hémine !

— Ah ! polisson, dit le maître, tu veux que ma semence ne me rende qu'une cosse par hémine ? Zou ! Tombez-lui dessus, dit-il à ses bouviers.

Et les bouviers à coup de mottes de terre et d'aiguillon tombent sur Jeannet... et l'accablent.

²¹ D'après le *Trésor du Félibrige*, le *sestier* valait environ six décalitres à Arles et comptait deux hémimes. Dans une hémime, il y avait vingt cosses. Ces mesures de grains, variables selon les pays étaient donc, à Arles, de trente litres environ pour l'hémime et d'un litre cinquante environ pour la cosse.

— Alors comment faut-il dire ? demanda le pauvre gars.

— Il faut dire : *Dieu la bénisse !*

Jeannet repart : « Dieu la bénisse ! Dieu la bénisse ! »

Au bout d'un moment, il va rencontrer trois hommes qui allaient noyer une chienne enragée :

— Dieu la bénisse, Dieu la bénisse !

— Ah ! mauvais drôle, dirent les trois hommes, tu veux que Dieu bénisse une mauvaise chienne qui voulait mordre les gens ?

Et ils tombent sur Jeannet à grands coups de bâton et l'éreintent.

— Alors comment faut-il dire ? demanda le pauvre gars.

— Il faut dire : *Ils vont noyer la charogne !*

Jeannet repart : « Ils vont noyer la charogne. Ils vont noyer la charogne ! »

Au bout d'un moment il va rencontrer une noce qui menait, à cheval, une mariée à l'église :

— Ils vont noyer la charogne. Ils vont noyer la charogne !

— Ah ! bâtard, dit le marié, tu veux me faire affront ? Attends, attends-moi !

Et à grands coups de fouet, le marié tombe sur Jeannet et l'esquinte.

— Alors, comment faut-il dire ? demanda le pauvre gars.

— Il faut dire : *Toutes comme celle-là !*

Au bout d'un moment il trouva une maison qui brûlait : « Toutes comme celle-là, toutes comme celle-là ! »

— Ah ! misérable, lui crièrent les gens qui charriaient de l'eau, tu veux que nos maisons brûlent toutes comme celle-là ?

Et à grands coups de cailloux ils tombent sur Jeannet et l'abîment.

— Alors, comment faut-il dire ? demanda le pauvre gars.

— Il faut dire : *Dieu éteigne ce petit feu !*

Jeannet repart : « Dieu éteigne ce petit feu ! Dieu éteigne ce petit feu ! »

Au bout d'un moment il va rencontrer un fournier qui ne pouvait pas allumer son four :

— Dieu éteigne ce petit feu ! Dieu éteigne ce petit feu !

— Ah ! sacré enfant de garce, lui cria le fournier, tu ne veux pas que j'allume mon feu ?

Et il tombe à coups de fourche sur Jeannet et le met tout en sang.

— Alors, comment faut-il dire ? demande le pauvre gars.

— Il faut dire : *Beau feu s'allume !*

Jeannet repart : « Beau feu s'allume ! beau feu s'allume ! »

Au bout d'un moment, il va rencontrer une femme qui, en filant à la lampe, avait mis le feu à sa quenouille et dont la coiffe allait s'allumer :

— Beau feu s'allume ! beau feu s'allume !

— Ah ! pouilleux, cria la vieille, tu veux que je me brûle vive ?

Et elle tombe sur Jeannet à grands coups de quenouille ; et, elle lui en donne tant qu'il en peut porter.

— Alors comment faut-il dire ? demanda le pauvre gars.

— Tais-toi, nigaud, qu'à mal parler on ne gagne que des coups²² !

Alm. Prov., 1868

²² Dans ses *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac*, M. J.-B. Bladé a donné joliment la version gasconne de cette « sornette ». (Note de Mistral).

Le verre du roi René

À Aix, sous Louis XIV, monseigneur Michel Borrioli, prieur cosseigneur de Ventabren, avait formé un cabinet d'antiques, de statues et de tableaux, qui était un des plus curieux et des plus riches de l'époque. On y voyait, entre autres belles choses, le célèbre verre du roi René.

Selon le *Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin* (imprimé à Marseille chez Jean Mossi, en 1786), ce verre magnifique avait un pan et quart de haut et tenait à peu près un grand pot de vin. Il était de forme antique et richement taillé et peint par plaisir de couleurs éclatantes. Au fond il y avait l'image de Notre-Seigneur et celle de la Madeleine, ce que faisaient entendre deux versets provençaux qui étaient écrits en lettres d'or.

L'un, sur le pied du verre, disait :
Qui bien boira
Dieu verra.

Et l'autre, qui était autour du bord, ajoutait gentiment :

Qui me boira tout d'une haleine
Verra Dieu et la Madeleine.

Alm. Prov., 1867

L'avoine bien grenée

Maître Eyme ne partait pas du premier coup et, comme dit le proverbe : il pensait neuf fois avant de dire quelque chose. Il demeurait à Noves.

Un jour, — il y a de cela de belles années — il fit le voyage d'Arles avec mon grand-père.

Comme ils sortaient du village, il y avait un champ d'avoine le long du chemin. Mon aïeul dit :

— Terre de Dieu ! Maître Eyme, voilà une belle avoine !

Maître Eyme ne répondit pas. Ils continuèrent leur route, balin-balan, patin-patan. Ils rencontrèrent pas mal de gens :

— Bonjour !

— Bonjour !

— Adieu !

— Adieu !

De Noves à Arles, il peut y avoir sept lieues, plutôt plus que moins. Comme ils arrivaient au portail de la Cavalerie :

— Et bien grenée ! fit maître Eyme, en se tournant vers mon grand-père. Il avait pensé sept heures à la beauté de l'avoine.

Alm. Prov., 1863

Le Pape Benoît XII

En Avignon, à l'église de Notre-Dame des Doms et, dans une chapelle à main droite du chœur, on voit encore, couché sur sa tombe, — tombe simple et sévère — un grand pape de marbre avec la tiare au front : c'est le pape Benoît XII.

Benoît XII — qui régna en Avignon de 1334 à 1342 — était le fils d'un meunier de Toulouse. Quand on l'eut nommé, son père — qui était encore en vie — le sut et tira vers Avignon pour voir son enfant dans sa gloire. Là, les seigneurs de la ville l'environnèrent, le vêtirent de soie et puis, pompeusement, l'accompagnèrent au palais.

Benoît XII les reçut fort bien ; mais, quand on lui présenta son heureux père :

— Oh ! non, dit-il, celui-ci n'est pas mon père. Mon seigneur père est un pauvre meunier du Bazacle de Toulouse qui, jamais de la vie, n'a porté soie ni satin.

Et il ne voulut pas le reconnaître.

Le pauvre vieux, dolent, s'en alla reprendre son vêtement de meunier et alors retourna devant son fils. Mais, cette fois, le Pape l'embrassa — et ils pleurèrent longtemps dans les bras l'un de l'autre — et il l'honora comme son père, gracieusement et devant tous — voulant montrer que plus un homme est parti de basse condition, plus il doit respecter son origine.

Puis il lui donna de l'argent pour s'acheter un moulin et vivre sur son bien honnêtement ; et il le renvoya ainsi, en ajoutant qu'il n'était pas permis d'appauvrir l'Église pour enrichir les siens.

Certains trouvèrent dur le pape Benoît. Moi, je dis que ce Pape agit sagement et sagement parla ; car ce qui dégoûte le plus de respecter la justice et l'autorité c'est de voir que les choses ne vont que « par compère et commère ».

Alm. Prov., 1865

Les joncs

Le curé de Gageron donnait un jour un dîner. Entre autres convives, il y avait les curés des Saintes, du Sambuc, de Faraman, et puis maître Eusèbe, vieux pêcheur du Rhône qui venait de lui apporter une superbe alose.

Les curés de Camargue aiment à plaisanter, et celui de Gageron était un farceur ! Quand on a mangé et bu, au moment du dessert, voici qu'arrive une bouteille poussiéreuse, colossale, étiquetée, qui promettait quelque chose de bon. C'était de l'eau de la cruche.

Voici que le curé la débouche gravement, en verse un travers de doigt dans le verre de maître Eusèbe, et lui vient :

— Goûtez-moi ça.

Maître Eusèbe le goûte.

— Eh bien ! comment le trouvez-vous ?

— Ah ! Monsieur le Curé, répondit le pêcheur, il ne faudrait point s'y amuser ! Ça vous ferait sortir des joncs comme le bras sur le nombril.

Alm. Prov., 1871

La naissance d'Henri IV

Quand Jeanne d'Albret, reine de Navarre, était grosse d'Henri IV, Henri d'Albret, son père, lui dit :

— Ma fille, je te promets cette belle boîte, avec ce qu'il y a dedans si, au moment de tes douleurs, tu me chantes quelque chose en notre langue.

Le 13 décembre 1553, un peu après minuit, le gros mal prit la reine dans la ville de Pau, et au plus fort de ses douleurs, elle se mit à chanter :

*Notre dame du Cap du Pont,
Aidez-nous à cette heure !
Priez pour nous le Dieu du ciel
Qu'il nous veuille délivrer tôt !
Tout, jusqu'au haut des monts, l'implore
Notre Dame du Cap du Pont
Aidez-nous à cette heure !*

Ce sont les paroles d'un cantique béarnais, et Notre Dame du Cap du Pont est un des noms sous lesquels la Sainte Vierge est honorée en Béarn, à cause d'un oratoire qui était au bout du pont du Gave. Les femmes grosses se vouaient à elle. Dès qu'elle eut fini ce couplet, Jeanne mit au monde ce brave Henriquet, qui devait devenir le plus grand roi de France.

Le roi Antoine de Bourbon, entendant chanter la

royale accouchée, était entré dans la chambre ; il prit alors une gousse d'ail et en frotta les lèvres du petit.

Voilà comme, autrefois, nos reines du Midi faisaient les hommes.

Alm. Prov., 1870

Les taupes ingénieurs

Vous savez qu'on travaille à un chemin de fer qui, partant d'Avignon, doit aller jusqu'à Turin en traversant le mont Cenis. Mais ce mont Cenis, il faut qu'on le troue, et le pertuis aura plus de trois lieues de long. Trois lieues sous terre dans la roche, cela fait trembler. Pourtant les excavations sont commencées par les deux bouts, à Bardonnèche et à Modane; nuit et jour, la masse des carriers et l'aiguille des mineurs rompent, trépanent et creusent le rocher, infatigablement, depuis deux ans peut-être.

Certes, les ingénieurs ne sont pas des nigauds et ils ont pris leurs points de repère et leurs mesures. Mais, pourtant, cela s'est vu : aux plus fins, les chausses tombent. Il pourrait bien arriver qu'en allant au devant l'une de l'autre, et à l'aveuglette dans le ventre de la montagne, les deux équipes des troueurs se manquassent; il n'y a rien d'impossible. Et alors, considérez combien de millions perdus et de travail fichu !

Heureusement que notre ami, le tireur de plans, le savant inventeur de la *Charrette des Porcs*, du *Fromage de baleine*, des *Lunettes pour y voir la nuit* et du *Flahutas*, en un mot Charles David, a prévu tout cela et trouvé remède à la catastrophe :

— Prenez, dit-il, deux taupes, une mâle, et une femelle, au temps de leur rut; lâchez-les, l'une dans

une gueule du trou, l'autre dans la gueule opposée. Les deux taupes, mon Dieu, perceront en droite ligne jusqu'à ce qu'elles se rencontrent. C'est clair comme de l'eau bouillie ! Car chez les bêtes, l'instinct est souverain et traverse mer et mont. Et alors, dit Charles David, une fois que, pour fil conducteur, vous avez la trace des taupes, vous n'avez plus qu'à suivre, vous êtes sûrs de votre affaire : il faut que vous vous rencontriez... ou que le diable m'emporte !

Alm. Prov., 1866

La poule plumée

Un mari à qui sa femme disait toujours qu'elle aimerait mieux mourir que de le voir mourir, lui, voulut, ma foi, la mettre à l'épreuve. Il fit part de son idée à son médecin et à ses amis et il se mit au lit. Vite on va appeler le docteur. Le docteur vient, tâte le pouls du malade et alors, faisant la moue :

— Que vous dirai-je, ma bonne, cet homme est bien malade...

— Mais est-ce possible ? crie la femme. Aïe ! Quel malheur ! Mon beau mignot ! Mon beau compagnon ! Moi qui t'aime tant ! Qui donnerais mon sang pour toi, etc.

Le lendemain les amis viennent voir le malade, le médecin aussi et, après l'avoir vu, ils prennent à part la dame et lui font, en baissant la voix :

— Ma pauvre belle, le mari va très mal et, à vous le dire franchement, nous ne croyons pas qu'il aille loin.

— Oh ! Mon Dieu ! Prenez-moi, moi, laissez-le, lui ! Je préfère mourir cent fois que de le voir mourir une ! etc., etc.

Alors, le médecin :

— Pourtant, ma bonne, voyez-vous, il faut vous faire une raison. La mort, dit-il, est une nécessité. Et puis, que croyez-vous ? Elle n'est pas si effrayante qu'on veut bien le dire. La mort, ordinairement, appa-

raît sous la forme d'une poule plumée. Quand vous verrez autour du lit une poule plumée, vous pourrez considérer votre mari comme perdu.

Cela dit, ils laissent la femme. Les amis du malade plument une poule et, quelque temps après, ils la lâchent dans la chambre. La femme — pauvrete ! — était assise au pied du lit, criant :

— Mon Dieu, prenez-moi, moi, etc., etc.

Mais quand elle aperçoit la poule rôdant sur le parquet, aïe ! Quelle peur, ma belle ! Et la bête plumée s'approchait de la femme et, se garant devant elle, la dame lui disait tout doucement :

— Va-t'en poulette, va-t'en vers le malade !

Le mari saute du lit :

— Ah ! c'est ainsi, bohémienne, que tu veux mourir pour moi !

Et il lui secoua les puces... tellement qu'elle s'en souvint.

Alm. Prov., 1872.

La chèvre d'or

La Chambre vient de voter et le Sénat d'approuver le joli crédit de 500 000 francs pour fouiller, là-bas dans la Grèce, les ruines et fondations du fameux temple de Delphes. On expropriera, paraît-il, tout un village qui est bâti dessus, et tout ce que l'on trouvera, statues, colonnes, marbres de toute sorte, appartiendra à la Grèce, car les Grecs, qui ne sont pas des niais, ont fait une loi qui défend, sous des peines formidables, d'emporter et d'exporter, hors de leurs frontières, tout morceau d'art antique qui, dans leur territoire, vient à être déterré.

Si nous avions eu, en Provence, une loi pareille, toutes les belles choses qui, depuis deux ou trois cents ans, sont sorties du pays, feraient l'orgueil et la fortune, aujourd'hui, de nos musées. Ces pleines barques de colonnes, de tombeaux ciselés qui, au temps des rois de France, partaient des Aliscamps pour aller embellir les palais de Paris, aujourd'hui, nous les verrions encore en Arles. Cette Vénus d'Arles, qui est là-haut au Louvre et se languit et se transite à l'ombre de celle de Milo, resplendirait sur la Provence. Ce morceau colossal d'un Jupiter ou d'un Auguste qui s'égarait pareillement dans un recoin du Louvre, et dont la tête et les jambes sont au musée d'Arles — en Arles tout entier se dresserait superbe. Cette Baigneuse dont le corps délicieux est modelé pour l'amour, qu'on

trouva à Nîmes il y a une quarantaine d'années et que les Anglais achetèrent au prix de 30 000 francs, montrerait sa belle nudité dans la Maison Carrée. Cet Auguste de Vaison, qu'un paysan découvrit il y a une trentaine d'ans en fouillant la garance et qui se trouve maintenant au *British Museum*, les artistes viendraient le voir dans Vaison.

Et ainsi, au lieu d'être tous accumulés dans quelques capitales, les chefs-d'œuvre de l'Art rayonneraient un peu partout, et les provinces, au lieu d'être peu à peu dépouillées de tout ce qu'elles ont de beau, comme des pays vaincus, conquis et tributaires, auraient leur part de ce soleil que Dieu a fait pour tout le monde.

Un jour que nous étions en compagnie de notre ami Henri Révoil et d'un des directeurs du Louvre, Revoil signala à celui-ci, un sarcophage qui se trouve à Cadenet et qui, pour son travail de ciselage et de sculpture, mériterait, disait-il, d'avoir sa place au Louvre :

— Et, fit le directeur du musée national, à l'endroit où il est, ce vase précieux ne court pas le danger d'être détruit ?

— Non, dit Revoil, il est déposé dans l'Église.

— Eh ! bien, répondit l'autre, s'il est dans l'Église, laissez-l'y... Il s'y sauvera bien mieux que là-haut dans notre Louvre, car le Louvre, comme c'est le sort de tous les grands Palais qui sont à la merci des guerres et des révolutions, finira par être brûlé.

Mais, pour revenir aux fouilles des ruines du temple de Delphes et des 500 000 francs que la Chambre vient de voter au profit de nos amis les Grecs, comment se fait-il, me dira-t-on, qu'on jette ainsi l'argent à la rue, sans autre avantage que de prendre les moulages en plâtre des objets qu'on va déterrer ?

À cela nous ne sommes pas de ceux qui trouveront à redire ; on le fait généreusement pour l'éclat des découvertes artistiques, historiques et archéologiques qui pourront en surgir. Et, si nous ne l'avions pas fait, l'Allemagne ou l'Amérique l'auraient fait à notre place.

Mais, et c'est là que je voulais en venir, ce que nos députés font là-bas pour la Grèce, pourquoi donc ne le feraient-ils pas, dans de moindres proportions, pour découvrir les ruines de telle ville morte de Provence ou d'ailleurs, qui pourraient fournir de précieuses trouvailles ?

Nous avons à Saint-Rémy, par exemple, l'emplacement de la ville de Glanum. Il y a là deux monuments bien connus de tous, l'Arc de Triomphe et le Mausolée, qui n'ont leurs pareils, pour l'élégance et la beauté, ni en France ni en Italie. M. Isidore Gilles, qui les a fort étudiés, en attribue la construction à Jules César lui-même, qui aurait bâti l'Arc-de-Triomphe en souvenir de sa victoire sur Vercingétorix et le Mausolée à la mémoire de Caius Marius, son oncle, ce qui concorde bien avec la tradition locale. À l'entour de

ces Antiques qui, avec évidence, décèlent l'existence d'une ville ornée par l'Art dans sa plus belle époque, tout ce qu'on a trouvé, de médailles, de fragments de marbre, de statuettes de bronze, de tuiles antiques, de débris de vases, il est impossible de le dire. Le marquis de Lagoy, sous la Restauration, y avait, à fleur de terre, ramassé tellement de monnaies romaines et grecques que sa collection, vendue d'abord au duc de Luynes puis transmise par celui-ci à la bibliothèque Mazarine, était évaluée, dit-on, à 80 000 francs.

Eh ! bien, pourquoi, à la Chambre, ne trouverait-on pas un groupe de députés pour demander que l'on fit, autour des Antiques de Saint-Rémy, dans les friches et les oliviers qui recouvrent les ruines de Glanum, les fouilles que l'on va faire là-bas sur l'emplacement de la ville de Delphes ? Avec moins de 30 000 francs, on mettrait au jour, outre les quatre temples signalés par M. Gilles, tout cet enfouissement d'objets précieux de toute nature, recelés dans la terre au temps des Sarrazins, et que le paysan, à Saint-Rémy comme ailleurs, désigne, de père en fils, par le nom de la *Chèvre d'or*.

Maintenant, tant que la loi — pour ne pas laisser sortir de Provence les objets d'art antique qu'on y peut découvrir — n'est pas encore rendue, il vaut peut-être mieux, en attendant, laisser Glanum enseveli... Au moins, quand nous allons nous promener vers les Antiques, il nous reste le plaisir de songer que nous marchons sur des frontons de temples, sur

des colonnades ioniques ou doriques, sur des Vénus blanches ensevelies dans la terre, et que la Chèvre d'or gît sous nos pieds.

Ailloli du 17 mars 1891

Le siège des Baux

TRADITION BAUSSENQUE

Au temps de la guerre des Sarrazins, toutes les places de Provence étaient tombées l'une après l'autre entre les mains de ces sacripants. Le seul château des Baux tenait encore le coup. Mais le prince Girofle, émir de Constantine, l'assiégeait depuis sept mois, et les pauvres Baussencs, pressés sur leur rocher, avaient achevé leurs vivres, mis à sec leur citerne et ils n'avaient plus qu'à rendre l'âme.

Le vaillant prince Hugues, seigneur des Baux, avait bien fait crier, sur peine de vie, que chacun apportât sur la place du Château le peu de blé et de provende qui lui restait encore. Mais personne n'avait rien apporté. Tous les greniers étaient vides. On fouilla donc les maisons ; et on trouva au fond d'une grotte une vieille qui avait un porc avec, encore, une hémine d'orge. Le conseil s'assembla et, considérant qu'un porc et une hémine d'orge, répartis entre tant de gens par égale portion, ce ne serait qu'un grain de mil dans la gueule d'un âne, on délibéra de donner large au porc, et puis de lancer celui-ci sur l'ennemi.

Ce qu'ils firent. Le porc ayant mangé large, on l'amena rassasié sur le bord du rempart, et on le précipita dans le camp des Sarrazins. Ceux-ci coururent pour voir ce que c'était et demeurèrent stupéfaits de trouver un porc, tombé des remparts, avec l'orge qui

sortait de son ventre crevé. Le célèbre Girofle, émir de Constantine, assembla ses capitaines et leur parla ainsi :

— Puisque les Baussencs font manger l'orge à leurs porcs, de longtemps ils ne risquent point d'être pris par la famine ; et comme il fait chaud ici et que, d'ailleurs, les Arlésiennes doivent joliment se languir de nous revoir, et que, de plus, il devient assommant de coucher dans la garrigue, je suis d'avis que nous pliions bagages.

Les Sarrazins crièrent : *à la babala !* et la même nuit, ils levèrent le siège.

Alm. Prov., 1874

Le goudron

Un jour un bastidan passait avec son âne sur le quai de Marseille, où les calfats flambent les bâtiments et les goudronnent :

— Ho ! dit-il, mais comment se fait-il qu'on mette de la poix aux bâtiments de mer ?

— C'est afin qu'ils aillent plus vite, répondit un calfat.

Le bastidan songea un moment, puis il dit :

— Moi, j'ai là un âne... qui aurait bon besoin qu'on lui en fît autant.

— Ce ne serait pas le premier, ajouta le farceur ; et vous pourriez profiter de l'occasion : la chaudière de poix est pleine. Il ne vous en coûterait pas plus.

— Vous ne plaisantez pas, collègue ?

— Essayez, et vous verrez s'il ne part pas comme un fou...

— Puisqu'il n'en coûte rien, nous ne risquons guère d'essayer.

Et le bon ânier amène son âne à la chaudière :

— Levez-lui la queue, firent les calfats.

Le bastidan lui lève la queue, et, floc ! Avec la balayette de bruyère, ils lui empoissent, tout bouillant, un emplâtre de goudron bien dans le derrière.

L'âne — mon ami de Dieu ! — partit comme un diable — vous pensez ! L'homme bramait :

— Oh ! oh ! Arrête-toi, Blanquet !

Mais le bourriquot — ah ! pas plus ! — décampait là-bas à perte de vue ; tellement que l'ânier, craignant de le perdre, fait tomber sa culotte à la hâte et crie en tournant le dos :

— Vite ! De la poix ! Vite ! Si vous ne m'en mettez point, le diable m'emporte si je l'attrape !

(Alm. Prov., 1873.)

QUATRIÈME GERBE

Le Benedicamus

La sœur Peyronelle tenait un petit pensionnat d'une quinzaine de jeunes filles, et elle en avait grand soin, le jour comme la nuit.

La brave nonne, tous les matins, pour réveiller les fillettes, venait sur la porte du dortoir, frappait dans ses mains : clic-clac, clic-clac ! et puis criait : *Benedicamus Domino !* Et les petites, réveillées en sursaut, de répondre vivement : *Deo gratias !*

Le soir, sur les huit heures, elle les menait coucher. Mais sœur Peyronelle ne se couchait, elle, qu'à dix heures, après avoir passé en revue toutes les dormeuses, pour voir, une par une, si elles étaient bien couvertes.

Et voici qu'il y en avait une, de ces fillettes, qu'elle trouvait toujours couchée sur le ventre, la figure enfouie dans l'oreiller et, hors du drap, tout découvert, le derrière. Alors la bonne religieuse la recouvrait bien doucement et, le lendemain, au jour, elle la reprenait à cause de cette habitude.

Mais la petite répondait :

— Madame, quand nous dormons, nous ne savons pas ce que nous faisons.

Tellement que la sœur avait beau la couvrir et la gronder sans cesse, les réprimandes n'y faisaient rien.

Alors, que fit la nonne ? une nuit, tout doucement,

elle s'avança vers le berceau où la Lune était dans son plein ; et puis, de la main droite : Flin-flan ! Flin-Flan ! sur le derrière.

Les quatorze fillettes, en se frottant les yeux crièrent aussitôt : *Deo gratias...*

— Pas encore, mes enfants, pas encore, dit la sœur, dormez, dormez !

Mais l'autre, celle de la lune, ne dit pas : *Deo Grattias*.

Et j'ai oui dire que la leçon lui servit.

Alm. Prov., 1888

Remontrances des taureaux de Camargue

*À Monsieur le Ministre de l'Intérieur
Morituri te salutant*

Excellence,

Par une circulaire en date du 4 septembre 1873, vous avez interdit les courses et combats de taureaux, sous prétexte que ce spectacle brutal accoutumait les Provençaux à la vue du sang et tendait à rendre cruelle peuple du Midi.

C'est toujours la même histoire : les Provençaux sont des brutes, des enragés, des sauvages.

Il semble, à vous entendre, qu'ils ont tué père et mère... Dirait-on pas que les Parisiens sont des exemples de vertu ?

Comme cet arrêté nous touche gravement, et comme il est apparent, Monsieur le Ministre, que des maniaques et des flagorneurs nous ont chargés auprès de vous et nous ont accusés de crimes cornus, nous venons avec respect, mais pourtant avec force, — comme il convient à des taureaux noirs, — protester contre votre dire.

Car nous sommes les taureaux de la Camargue, ces fameux taureaux marins, ces célèbres taureaux noirs que jamais n'a domptés homme portant chapeau, qui battons le marécage depuis que le monde est monde,

et qui pâtreurs sur les dunes de la mer avant que saint Lazare et les Saintes Maries eussent débarqué sur la côte de Provence.

On nous accuse de barbarie, de brutalité, de méchanceté... Demandez à nos gardians si nous encornons jamais les gens qui ne nous font rien ; demandez aux Mireilles de la Camargue et de la Crau s'il ne nous arrive pas de manger dans leur main le morceau de pain bénit ou la fleur de cabridelle ; demandez aux chevaux qui paissent avec nous dans la plaine salée si jamais nous leur avons cherché querelle, et si leurs blancs poulains ne jouent pas tranquillement avec nos veaux noirs.

Un ici, un là, éparpillés dans la lande, broutant doucement les salicornes grassettes, tournant les cornes au coup de fouet du vent quand le mistral souffle, ou bien, allongés comme des veaux sous les tamaris, nous nous contentons de regarder passer le Rhône, en jetant de loin en loin quelque beuglement mélancolique.

Seulement, à la longue, cette vie banale ennuie... Mais quand il voyait la mélancolie nous faire bâiller, alors que vient l'été, le gardian à cheval assemblait la manade et nous disait :

— Mes taureaux, si nous allions faire une course là-haut, en Provence ? Un peu de fête votive vous émoustillera.

Et aussitôt, les plus forts, les plus vaillants se

présentaient ; nous menions avec nous quelque jolie petite vache et, le *dompteur*²³ en tête, nous guéions le Rhône, joyeux comme des poissons. Au galop, dans la nuit, comme un escadron de diables, nous soulevions la poussière des chemins. Nous venions à Tarascon, à Beaucaire, à Barbentane, à Bouillargues Aymargues, Estesargues, Massilargues... Partout où nous allions c'était une fête : « Les Bœufs ! les Bœufs ! les Bœufs ! » et tous, pauvres et riches, mâles et femelles couraient à notre rencontre en nous faisant la bienvenue.

Oh ! les belles abrivades²⁴ que l'on donnait à Arles ! si vous aviez vu, Monsieur le Ministre !

Là, parfois, quatre ou cinq cents cavaliers ; avec leur trident à l'arçon de la selle, nous venaient chercher dans la plaine palustre. Puis, quand nous arrivions avec cette noble escorte, on nous lançait au galop sur l'Esplanade de la Lisse. Ah ! que c'était joli ! Les bœufs, les cavaliers, les gardians et le peuple, tout cela frémissant, ardent, enflammé, prenait l'élan, se bousculait autour des remparts ; c'était un tourbillon, une surexcitation, une folie qui faisait plaisir à voir ! Tout le monde avait peur et tous voulaient y être.

Mais le plus beau, Monsieur, était ensuite dans les Arènes. Vous n'êtes pas sans savoir, Monsieur le Ministre, que les Arènes d'Arles et celles de Nîmes

²³ Dompteur (*dountaire*), bœuf apprivoisé qui sert à conduire ou à ramener les taureaux sauvages.

²⁴ Arrivées au galop de taureaux encadrés de cavaliers. De *abriva*, lancer, hâter.

ont été bâties pour faire courir les taureaux... Ah !
comme nous brillions dans les Arènes :

*La porte est ouverte :
L'échine couverte
D'une nuée de larves,
La bête farouche
Sort de son repaire
Et part dans le cirque²⁵.*

Mille amateurs, les plus hardis, les plus mauvais
sujets, les plus dégourdis nous entouraient aussitôt
pour enlever la cocarde. Mais le flot de rubans que
nous portions aux cornes, il n'était pas commode de
le venir toucher.

*Dans sa course adroite
Un, de la main droite,
Lui attrape la queue,
Et, sur le derrière
De la bête noire,
L'autre envoie un coup*

Là, les *raseteurs*²⁶ — ah ! qu'ils nous amusaient,

²⁵ Cette strophe et la suivante sont tirées de *Une corsa de biou* (une course de taureaux), poème de F. Mistral, paru dans le Recueil collectif *Li Prouvençalo* publié en 1852 par Roumanille. Ce poème a été reproduit avec quelques variantes dans l'*Ailloli*, n° 94 (7 août 1893).

²⁶ Raset, geste que fait le toréador provençal en passant

quand ils couraient devant nous, prompts comme l'éclair, en faisant le *raset* avec leurs badines!... Ah! pour fins qu'ils fussent, les *ternens*²⁷ de Camargue étaient encore plus fins: plantés au milieu de l'arène, avec leurs yeux luisants et leurs petites cornes en forme de croissant, ils tenaient tête, un seul, à toute la bande.

Quand nous voulions faire une farce, puis, zou! à l'improviste nous partions dans le tas, et, — mon ami de Dieu! — il fallait les voir courir ces braves Provençaux! Qui, roulait d'ici, qui s'aplatissait de là... Ils nous faisaient vautrer de rire.

Il n'est pas inexact que parfois quelque saute-rigole ou mal-vêtu de francillot ait reçu son coup de corne; mais il ne vaut pas la peine de le dire et, la foule chantait avec le hautbois de Nîmes:

*S'il était resté dans sa maison,
La corne du bœuf ne lui eut pas fait de mal.*

À la vérité les gardians, dès qu'ils nous voyaient en colère, nous fichaient dans le museau quelque coup de trident. Mais nous éternuions, nous léchions le sang, et cela réveillait comme une prise de tabac.

Ce qu'il y avait de laid, tenez, savez-vous ce que c'était? La course à la bourgine. Et les Tarasconnais y étaient forts. Aux cornes ils nous attachaient un long câble, puis nous lâchaient dans les rues de l'endroit,

devant le taureau et l'esquivant (*Trésor du Félibrige*).

²⁷ Taureau âgé de trois ans (*T. d. E.*)

en nous tirant et houspillant et maîtrisant avec la corde.

D'autres fois, Monsieur le Ministre, — et véritablement c'était magnifique, — la jeunesse provençale nous venait rendre visite sur les bords du Vaccarès.

C'était les jours de grandes *ferrades* quand on renverse et marque les bouvillons sauvages.

Un vieux gardian qui a de la lecture nous a dit qu'un nommé César de Nostre-Dame parlait ainsi de cette fête, vers l'an 1600 :

— Dans la Camargue, des combats de taureaux sauvages se voient presque tous les ans aux ferrades des jeunes troupes, où coutumièrement toute la plus galante, brave et choisie noblesse de la cité se trouve.

Vous voyez, Monsieur le Ministre, que les combats et courses de taureaux, au lieu d'être des massacres et des carnages, sont au contraire des jeux nobles, des exercices mâles où les amoureux viennent s'ôter la crampe et s'accoutumer au danger.

Et maintenant, dimanche et fête, la jeunesse, ne sachant plus que faire de sa peau, ira s'enfumer et boire des verdoies²⁸ et se pourrir le corps dans les cafés, tavernes et mauvais lieux... Puis, Monsieur le Ministre, quand vous voudrez de bons soldats, vous irez les chercher dans l'Arabie !...

Revenons à notre propos. Quant à nous, la loi

²⁸ Une *verdale* : un verre d'absinthe.

fait semblant de vouloir nous protéger, mais nous connaissons l'antienne. Une fois que les gardians ne pourront plus nous faire courir, nous verrons arriver impitoyables, les bouchers qui nous assommeront, les uns après les autres... Quand nous encornons un homme, c'est la barbarie, quand les bouchers nous tuent, c'est la civilisation.

Que les bœufs roux d'Auvergne, — ces gros idiots qui se laissent engraisser pour vous fournir des carbonades, — subissent un tel sort, on le comprend : c'est du bétail. Mais nous, les taureaux noirs, on ne nous apprivoisera pas... Il n'est pas dit qu'une nuit, taureaux, bouvillons, doublens, ternens, vaches, génisses, nous ne plongions pas tous dans la mer de Provence et que nous ne nagions pas vers Barcelone, ou vers Valence l'espagnole.

Nous nous noirons peut-être dans le golfe du Lion, mais Monsieur le Ministre, autant de fichu pour tous ! *Morituri te salutant*.

Pour la bouvine Camarguaise :

Le Cascarelet

Alm. Prov., 1874

L'avare de Peynier

Les avares de Peynier sont renommés. Un fesse-mathieu de cet endroit, un jour, ouït dire qu'il y en avait un, à Puylobier, plus avare que lui, et il se disait :

— *Viedase!* il faut que je l'aïlle voir : l'épargne est une science qu'on ne peut jamais trop posséder.

Il enfourche son âne et vient à Puylobier : « Bonjour, compère.

— Bonjour, compère.

— Je suis de par là, de Peynier, dit le Peynierois, et comme j'ai ouï dire que vous étiez un peu avare, je suis venu vous trouver pour apprendre, si je puis, quelque chose à votre école.

— Pourtant, à Peynier, on ne dissipe rien, répondit l'autre avare. Mais, allons, enfermez votre âne, que nous mangions un petit morceau.

Et, cela dit, il prend un sarment, le met sur le bil-lot, et, avec la serpette, le coupe par le milieu.

— Qu'allez-vous faire de cela ? dit le Peynierois.

— De ce sarment, compère, il y en a la moitié pour votre bête ; l'autre sera pour demain, en cas que vous couchiez.

Et ensuite, ils vont s'attabler.

L'homme de Puylobier sort d'un tiroir crasseux

une assiette ébréchée avec quelques olives, sèches — mes amis de Dieu ! — comme des crottés de chèvre.

Cependant, celui de Peynier déboutonne sa culotte et s'assied, parlant sans respect, à cul nu sur la chaise...

— Mais, cria l'autre, qu'allez-vous faire ? Vous croyez-vous dans une loge à cochons ? Le Peynierois répond :

— Ah ! mon bel homme, si je ne faisais ainsi, il y a pour le moins quarante ans que cette culotte serait usée.

— L'ami, grand bien vous fasse ! répliqua l'autre avare, en enfermant les quatre olives dans le tiroir crasseux ; moi, je n'ai rien à vous apprendre, vous en savez plus long que moi. Adieu !

Alm. Prov., 1874

La favette²⁹

I

Un brave gentilhomme, un jour, se maria, et il eut sept fois deux jumeaux. L'une après l'autre, pour élever sa famille, il vendit toutes ses terres, et il ne lui resta plus que les yeux pour pleurer. Je me trompe : il lui restait une fève, qu'au temps de sa prospérité, il avait triée sur le tas.

Le bon vieux noble eut l'idée de mettre en terre cette fève. Il chercha donc un petit panier, l'emplit d'un tas de fumier que ses enfants avaient pourri, et il y sema la fève.

Au bout de trois jours pleins, la fève sortit de terre, et le vieux lui chanta :

*De branchette en branchette,
Monte, monte, favette !*

Et voici que la fève grandit à vue d'œil, jetant des germes, des pousses, des feuilles et des branchettes, que c'était une bénédiction. Et le vieux toujours chantait :

*De branchette en branchette
Monte, monte, favette !*

Et la fève monta, monta, monta tellement qu'elle s'éleva là-haut jusqu'au ciel.

²⁹ Petite fève.

Alors le gentilhomme monta sur la favette, et de branche en branche, de branchette en branchette, il arriva jusqu'au paradis et il frappa à la porte...

Saint Pierre ouvre :

— Que demandes-tu ? lui dit-il.

— La charité au nom de Dieu ; pour ma femme, hélas ! et mes pauvres enfants qui vont mourir de faim !

— Hé ! Jean, dit saint Pierre, il y a là un pauvre qui demande... C'est que dans la maison de Dieu, on ne mange ni ne boit : que pourrions-nous lui donner ?

— Tiens, lui fit saint Jean, nous avons encore la nappe qui servit pour la Cène : donne-la lui s'il la veut.

Alors saint Pierre dit à l'homme :

— Voici une nappe. Quand vous aurez faim, vous n'aurez qu'à dire : *Nappe, déplie-toi !* Vous y trouverez de quoi manger. Puis, quand vous n'aurez plus faim, vous direz : *Nappe, replie-toi !* Et la nappe se repliera.

II

Le gentilhomme prend la nappe, dit trois fois :

Retire-toi, favette

De branchette en branchette !

Et aussitôt, de branche en branche, par le moyen de la fève qui se faisait petite, il descend sur la Terre et tombe dans un pré. Il était las, le pauvre homme, et il avait la fringale. Il s'assit sur le talus, posa la nappe à terre et dit ensuite :

— Nappe déplie-toi !

Aussitôt, d'elle-même se déplia la nappe qui découvrit un repas où fumait, par miracle, tout ce qu'il y avait de bon et de meilleur, soupe, bouilli, rôti, poissons, perdreaux, levrauts, pâtisserie, vin bouché, confitures de toute sorte, baste, un repas de noce.

Le brave gentilhomme se reput comme il faut, rendit grâce au bon Dieu ; puis, rassasié et content, il fit replier la nappe et se leva en disant :

— Maintenant il peut pleuvoir. Les petits et la femme ne vont pas mal se régaler !

Or, comme il se levait, il entendit sonner un carillon :

— Tiens, dit-il, la cloche sonne le premier de la messe. Il est bien juste d'y aller.

Et il chemina vers le village qui n'était pas loin de là. Seulement :

— Cette nappe, dit-il, m'embarrasserait. Que penseraient les gens si j'entrais dans l'église avec une nappe sous le bras ? Il faut la laisser quelque part.

III

Il entre donc à l'auberge et fait :

— Tenez, Maître ! gardez-moi cette nappe. Il me faut aller à la messe, je la prendrai de retour. Seulement ne lui dites pas : *Nappe déplie-toi !*

— Que voulez-vous que nous allions lui dire là ? Nous vous la garderons, soyez tranquille !

Mais, aussitôt que le pauvre homme eut disparu, l'hôtesse curieuse dit à la nappe :

— Nappe, déplie-toi !

Et aussitôt la nappe s'étendit, seule, en découvrant tout parfumé de thym, un amas de plats, de provisions choisies et de desserts de toute sorte qui criaient : mangez-moi !

— Ma belle, dit l'hôte en embrassant sa femme, notre fortune est faite ; nous garderons cette nappe — qui doit être fée — et quand l'homme reviendra, nous lui en donnerons une autre ; il n'y connaîtra rien.

Ainsi dit, ainsi fait. Après la messe le brave gentilhomme revint chercher sa nappe. On lui en donna une autre qu'il prit sans penser à mal, et il regagna sa maison, plein d'une indicible joie.

IV

Et de quarante pas :

— Allons, femme, allons, petits, courage ! leur crie-t-il, nous avons du pain, nous avons du vin ! Cette fois, le bon Dieu aide...

Et le bon gentilhomme posa la nappe sur la table. La femme et les enfants, tombant d'inanition, les pauvres, béaient à l'entour :

— Nappe, déplie-toi !

Mais la nappe ne bougea point.

— Nappe, déplie-toi !

Ah ! peine perdue ; le pauvre homme eut beau crier : *Nappe*, la nappe resta morte et vide comme devant.

— Prodigue ! dissipateur ! cria la femme courroucée, tu laisses crever de faim ta femme et tes enfants, et encore tu te moques d'eux.

Il lui fallut boire tout cela. Heureusement la fève était encore verdoyante, là, dans le petit panier :

De branchette en branchette
Monte, monte, favette !

Et la fève monta de nouveau, plus haut que le blé, plus haut que les arbres, plus haut que les nuages :

De branchette en branchette
Monte, monte, favette !

Et la fève monta jusque là-haut au ciel. L'homme grimpa sur elle, et, ainsi, de branche en branche, de branchette en branchette, il arriva au paradis.

V

Pan ! Pan là la porte. Saint Pierre vient ouvrir :

— Ho ! c'est toi ? Que demandes-tu encore ?

— La charité au nom de Dieu, pour ma femme, hélas ! et mes pauvres enfants !

— Hé ! Jean, dit saint Pierre, ce pauvre homme est encore là. Il s'est laissé prendre sa nappe. Maintenant, que faut-il lui donner ?

— Tiens ! lui fit saint Jean, il y a l'âne de saint

Joseph qui a cent ans rien qu'en comptant les dimanches... Si nous le lui donnions ?

Alors saint Pierre dit au vieux :

— Voilà un âne, l'âne Cague-Piécettes, tu n'auras qu'à lui dire : *âne, cague des piécettes !* et il t'en fera autant que tu voudras.

Notre homme empoigne l'âne, le charge à la chèvre morte, dit trois fois de suite :

De branchette en branchette

Retire-toi, favette !

Et de branche en branchette il descend sur la Terre.

Ah ! qu'il lui tardait d'être en bas !

À peine touché le sol, vivement il pose l'âne, se vient mettre derrière lui, et ensuite, pour un peu voir :

— Âne, cague des piécettes !

L'âne haussa la queue, et brrrrr ! il lâcha une péta-rade de piécettes flambant-neuves, d'or et d'argent du plus fin, qui, en tintant, s'amoncelaient et qui, au soleil, étincelaient.

— Assez ! assez ! dit l'homme.

Et comme la messe de nouveau sonnait, il n'en prit que deux pour ne pas trop se charger et s'avança vers le village.

VI

Il entre encore au logis de la première fois.

— Maître ! bien le bonjour. Voudriez-vous m'établir mon âne ?

— Et pourquoi non ?

— Seulement, n'allez pas lui dire ; *Âne, cague des piécettes !*

— Eh ! que voulez-vous que je dise là ? Je vais lui donner du foin et voilà tout.

Mais dès que le vieux eut le dos tourné, l'hôte fait à l'hôtesse.

— Vois-tu, c'est l'homme de la nappe. Son âne, va ! doit être un âne sorcier.

Et, cela dit, l'hôte fait :

— *Âne, cague des piécettes !*

Brrrrr ! une pétarade de belles pièces neuves roule dans l'étable. Vivement l'hôte et sa femme avides, éblouis, amassent les blanchettes et les roussettes à pleines poignées. Puis ils vont cacher l'âne dans une autre étable ; et, quand le pauvre vieux revint de la messe, ils lui en donnèrent un autre à la place du sien.

L'homme de la favette enjamba le bourriquot et, content comme un roi, il l'éperonna vers sa maison.

Comme il arrivait, de quarante pas :

— Allons, femme, allons petits ! courage, leur cria-t-il, car cette fois je vous apporte abondance d'or et d'argent !

La femme et les enfants courent à la rencontre de l'âne.

— Mettez-vous derrière, pour recevoir sous la queue !

Quand tous furent prêts :

— Âne, cria le noble, cague des piécettes !

Brrrrr ! une pétarade qui les englua tous. Mais cette fois, — misère ! — ce n'était ni or ni argent !

— Prodigue ! Dissipateur ! Coureur ! brama la femme, tu laisses crever de faim ta femme et tes enfants, et tu viens de surcroît les insulter ! ^{I³⁰} !

VII

Le pauvre malheureux retourna encore à sa favette et trois fois, lui chanta comme à l'accoutumée :

De branchette en branchette

Monte, monte, favette !

Et la fève monta comme à l'accoutumée et le pauvre malheureux retourna frapper encore à la porte du bon Dieu !

Pan ! Pan ! à la portette. Saint Pierre vint ouvrir :

— Tu es encore là ? Tu fatigues à la fin !... Allons, que demandes-tu maintenant ?

— La charité au nom de Dieu.

— Hé ! Jean, dit saint Pierre, il s'est encore laissé voler son âne. Que pouvons-nous lui chercher ?

— Offre-lui, dit saint Jean, la barre de saint Christol, qui est là derrière la porte.

³⁰ Exclamation, du latin : *I ! Va !* devenue *Hue !* en français.

Et Saint Pierre dit :

— Tiens ! bênet, voilà une barre ; quand quelqu'un te cherchera noise, tu n'auras qu'à dire : *Barre, frappe comme une barre !*

— Merci, dit le vieux.

Et disant à la fève :

De branchette en branchette

Retire-toi, favette !

il vint de nouveau retomber au village de l'hôte.

— Maître, bonjour, dit-il. Je vais laisser ma barre là pendant que je vais à vêpres. Je vous recommande seulement de ne pas lui dire : *Barre, frappe comme une barre !*

— Il suffit, répliqua l'hôte.

Puis, quand il fut dehors :

— Ce vieux tambourin, dit-il, à sa femme, est celui de la nappe et de Cague-piécettes... Sa barre, vois-tu, doit avoir encore quelque vertu. Essayons-la pour un peu voir :

— Barre, frappe comme une barre !

Aïe, aïe, aïe ! la barre se dresse et, bourrin-bourrant, tarabin-tarabast ! frappe d'ici, cogne de là !... Aïe ! de mes jambes ! aïe ! de ma tête !... L'hôte, l'hôtesse couraient en hurlant. Et sans répit, la barre sur eux frappait... comme une barre !

Heureusement que l'homme revint bientôt de Vêpres. Il commanda aussitôt le repos à sa petite

barre, avec pacte et condition qu'on lui rendrait la nappe et Cague-piécettes.

— Barre, ne frappe plus !

On lui rendit tout, Cague-piécettes et la nappe aussi ; le bon gentilhomme, enfin riche et puissant, au bout de ses souhaits, s'en retourna à son château, donna à manger à sa nombreuse famille, racheta tout son bien, avec force autre encore, et convia les voisins à un festin merveilleux : moi qui y étais, j'y mangeai et bus bien et, le lendemain, puis, je m'en vins.

Alm. Prov., 1874

Le mistral

Dire que le Mistral est un véritable fléau et qu'il nous fait beaucoup plus de mal que de bien, je crois que ce n'est pas bien dire, et la preuve est que, dès qu'il reste quinze jours de souffler, soit en été, soit en hiver, vite, vite, tout le monde souhaite qu'il souffle :

— Un peu de vent-terral, dit l'Arlésien en soupirant, quand le mois de juillet flamboie sur les gerbes.

— Un peu de temps droit, dit l'habitant de Saint-Rémy, quand la gelée blanche rôtit ses jeunes plants...

— Un peu de bise ! dit le Comtadin, quand les pluies d'automne lui noient ses semis...

— Une bonne larguée de mistral ! crie le pêcheur que le Levant retient dans les calanques.

Pourtant on ne peut pas dire que le Mistral ne fasse point de mal : tel pré, tel blé, telle orge, tel fourrage qui auraient eu quatre ou cinq pans de haut, s'ils eussent été à l'abri, resteront, les pauvres, au ras du sol, secoués qu'ils sont constamment par ce capon de vent ; tels mûriers qui jetteraient des branches d'une canne de long, tels arbres fruitiers qui crouleraient sous les fruits, resteront rabougris, ébranchés et abîmés qu'ils sont par ces grandes bouffées.

Et pourtant, celui qui a fait le mal, depuis longtemps aussi a fait le remède. Mais, nous, les hommes, nous sommes si stupides ! La moitié du temps, nous

faisons comme celui qui cherchait son âne et qui était dessus.

Avez-vous jamais vu ce bel arbre allongé, haut à n'en plus finir, qui lance là-haut, dans l'air bleu, sa rame fougueuse, noire et pointue, et qu'on appelle un cyprès ? Eh ! bien, Provençaux cet arbre, Dieu l'a fait exprès pour vous.

Aucun pays où il vienne aussi bien qu'en Provence, aucun pays où il soit si nécessaire. Vous avez une pièce de terre où l'eau coule et le soleil darde par la grâce de Dieu : les légumes, les menues graines et les fruits y viendraient en abondance, s'ils avaient seulement un peu d'abri.

Pas davantage ? — Achetez vivement des plants de cyprès de trois ans environ ; plantez-les avec leur motte, en droite ligne, de deux pans en deux pans, sur le côté nord et tout le long de vos terres. Placez derrière eux une haie morte pour que les troupeaux ne les rongent point tant qu'ils sont jeunes.

Dans dix ans, mes amis, vous aurez un rempart de verdure que ni vent, ni tonnerre, ni grêle ne pourront percer ; les chardonnerets y viendront nicher par délice ; tout ce que vous sèmerez, tout ce que vous planterez sera deux fois plus beau qu'auparavant. Des cerises, des pommes, des blés, des melons, des poires beurrées et des poires madeleines, vous en aurez en abondance, vous en aurez à : en veux-tu ? en voilà !

Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est ce chemin de

fer qui vous les viendra chercher à votre porte, pour les charrier, plus vite que le vent, sur les marchés de Paris et de Londres !

Donc n'attendez pas le dernier moment.

Marseillais, plantez des figuiers ! Gens d'Aix, binez les oliviers ! Brignolais, greffez les pruniers ! Salon-nais, émondez les amandiers ! Barbentanais, fumez les pêchers ! Cabanais, faites des semis de poireaux ! Châteaurenardais, ayez soin des pommes d'amour³¹ ! Gens de Saint-Rémy, arrosez les aubergines ! Cavail-lonnais, semez des melons ! Mazanais, cueillez des cerises ! Cujais, couvrez bien vos câpres ! Cucuron-nais, écimez vos courges ! Gens de Pertuis, vantez vos poireaux ! gens du Ventoux, fouillez vos truffes !

Travaillez, prenez de la peine, remuez les mottes, et rappelez-vous bien qu'au temps où nous sommes, mieux vaut employer ses terres que ses amis !

Alm. Prov., 1855

³¹ Nom provençal de la tomate.

CINQUIÈME GERBE

Le nid d'effraies

Vous savez si les arènes de Nîmes sont hautes : la reine d'Angleterre me promettrait sa fille, avec des millions dans son tablier que je ne me hasarderais point à monter sur leur cime et à farandoler sur leur crête ! Rien que d'y penser, il me semble que j'ai le vertige et que je tombe tête première, là-bas, sur les pavés.

Le poète Reboul — qui, à ses moments, ne dédaigne pas de faire bande avec le Cascarelet, me racontait que, dans sa jeunesse, il avait rencontré un galopin plus courageux que moi.

Ce mauvais sujet, — parlez-moi des enfants ! — escaladait là-haut au beau sommet des Arènes et galopait tout à l'entour du cirque et faisait l'arbre droit et la cabriole bien sur le bord... Quand son père, — jugez un peu ! — voyait pareille chose, l'âme ne lui tenait plus que par un fil.

Les réprimandes et les volées ne servaient à rien ; dix fois la semaine le petit diable allait là-haut prendre ses ébats entre les griffes de la mort.

Un jour, impatienté, le père court après lui, monte sur le rebord du précipice, attrape l'enfant par les pieds, et, le brandissant la tête en bas, dans l'abîme :

— Y viendras-tu encore sur les arènes ? lui criait-il, furieux, y viendras-tu encore ?

Tout à coup le petit se recroqueville et lui dit avec sang-froid :

— Baissez-moi encore un peu, mon père, je vois un nid d'effraies qui ont le poil follet !

Dans l'histoire de Sparte, je n'ai jamais rien lu de plus intrépide.

Alm. Prov., 1862

Deux mots de Crillon

Notre brave Crillon — qui est aujourd'hui dressé en Avignon sur un piédestal de gloire, — un beau jour qu'il priait devant un crucifix, disait :

— Ah ! seigneur, si j'y eusse été, ils ne vous auraient pas crucifié !

Une autre fois qu'on lui enseignait à danser, le maître de danse lui vint :

— Pliez, reculez !

— Je n'en ferai rien, dit Crillon.

Crillon ne plia jamais, et jamais ne recula.

Tallement des Réaux, qui raconte la chose, ajoute ceci :

— Se peut-il rien de plus gascon ?

Alm. Prov., 1868

Le pou et la puce

Le Pou avec la Puce allèrent glaner des bûchettes. La Puce, qui est dégourdie, eut lié son faix la première, et elle dit au Pou :

— Je vais passer devant, je ferai la soupe.

Le Pou répondit :

— Passe devant.

Et la puce partit.

À peine arrivée, elle tailla la soupe ; mais, en la trempant, adieu ! elle tomba dans la cuillère et se noya. Quand le Pou est de retour et qu'il entre dans la maison, il appelle la pauvre Puce :

«Puce, puce, où es-tu ?

Mais point de Puce. Il s'avance doucement, et que va-t-il voir ?... La marmite au milieu de la maison, et la Puce, hélas ! noyée dans la cuillère.

Alors, il se désole et se met à crier :

— Puce, ma belle Puce, Puce, ma belle Puce...

La Porte lui dit :

«Pourquoi pleures-tu, Pou ?

— Veux-tu pas que je pleure ! La Puce s'est noyée !

— Ah ! bien, alors, fit la Porte, je vais, moi, sortir de mes gonds.

Et, aussitôt dit, brin ! bran ! la Porte sortit de ses gonds.

Vint le Pigeon :

— Eh ! Porte, pourquoi sors-tu de tes gonds ?

— Veux-tu pas que je sorte de mes gonds ?

La Puce s'est noyée,

Le Pou qui l'a tant pleurée,

Et moi, je suis sortie de mes gonds.

— Ah ! bien, alors, fit le Pigeon, je vais, moi, arracher ma belle queue. Et, aussitôt dit, crac ! il s'arrache la queue.

Vint la Fontaine :

— Mais quoi ! Pigeon, pourquoi arraches-tu ta belle queue ?

— Veux-tu pas que j'arrache ma belle queue ?

La Puce s'est noyée,

Le Pou qui l'a tant pleurée,

La Porte est sortie de ses gonds,

Et, moi, j'ai arraché ma belle queue.

— Ah ! bien, alors, fit la Fontaine, je vais, moi, me tarir.

Et, aussitôt dit, aïe ! aïe ! aïe ! aïe ! la Fontaine se tarit.

Vint l'Homme abreuver son cheval :

— Mais, belle Fontaine, pourquoi te taris-tu ?

— Veux-tu pas que je me tariesse ?

La Puce s'est noyée,

Le Pou qui l'a tant pleurée,

La Porte est sortie de ses gonds,
Le Pigeon a arraché sa belle queue,
Et moi, je me suis tarie.

— Ah ! bien, alors, fit l'Homme, je vais me jeter par terre de mon cheval.

Et aussitôt dit, patatras ! l'homme se jette par terre.

Vint la Femme chercher de l'eau pour pétrir :

— Mais, l'Homme, pourquoi vous jetez-vous par terre ?

— Voulez-vous pas que je me jette par terre !

La puce s'est noyée,
Le Pou qui l'a tant pleurée,
La Porte est sortie de ses gonds,
Le Pigeon a arraché sa belle queue,
La Fontaine s'est tarie,

Et moi, je me suis jeté par terre de mon cheval.

— Ah ! bien, alors, dit la femme, je vais donner ma pâte au porc.

Et aussitôt la femme donne sa pâte au porc.

Vint le fournier chercher la planche pour enfourner :

— « Mais, la Femme, vous êtes folle de donner votre pâte au porc !

— Voulez-vous pas que je donne ma pâte au porc !
La Puce s'est noyée,

Le Pou qui l'a tant pleurée,
La Porte est sortie de ses gonds,
Le Pigeon a arraché sa belle queue,
La Fontaine s'est tarie,
L'Homme s'est jeté par terre de son cheval,
Et moi, j'ai donné ma pâte au porc.
— Ah ! bien, alors, dit le Fournier, moi je vais
m'empaler...
Et aussitôt dit, dans le derrière, zan ! il se larda sa
pelle.

Alm. Prov., 1873

La pétition des Limousins

Les Limousins ont passé de tout temps pour avoir bon appétit : *pas si bon, un peu plus*, est leur proverbe. Comme le Limousin est une terre maigre et que le blé y est rare, le pain, autrefois surtout, y était un manger de choix. Voilà pourquoi on dit : *manger du pain comme en Limousin*. Une fois, à Limoges, un maçon vit son manœuvre qui, pour le ramollir, trempait son croûton dans la gamate du mortier :

— Petit, cria le maître, je crois que tu te fais gourmand ! Économise, par saint Martial !

En l'an de grâce 1371, un pape limousin, qui se nommait Grégoire XI, coiffa la tiare en Avignon. Ravis de la nouvelle, ses compatriotes partirent en ambassade pour le féliciter. Le souverain pontife les reçut gracieusement, puis leur demanda, avant de les congédier, ce qu'il pourrait faire qui leur fût agréable.

— Saint Père, firent-ils, le Limousin est pauvre, vous le savez : vous lui rendriez un grand service, si vous lui accordiez — pécaïre ! — deux récoltes de blé par an.

Le pape répondit :

— Je vous les accorde, je vous les accorde... mais, à une condition, c'est que je ferai les ans de vingt-quatre mois.

Alm. Prov., 1870

La propreté des Arlésiennes

I

Les femmes d'Arles sont célèbres, d'ici à bien loin, non seulement pour leur beauté, mais pour leur propreté, propreté de la personne et de l'habitation. Il n'y a point de ville en France où les maisons soient aussi bien tenues, aussi propres, aussi reluisantes.

L'Arlésienne, chaque jour, lave et frotte son parquet et, toutes les semaines, blanchit au lait de chaux le dedans et le dehors de sa demeure. Là, le lit, la table, l'armoire, les chaises, le pétrin, la garde-robe sont continuellement cirés, continuellement brillants, tellement qu'on dirait des miroirs ; les ustensiles de cuivre, chauffe-lit, chaudrons, caleils, cassettes et brocs y étincellent comme l'or, et le moindre ferrement, depuis la pelle du feu jusqu'à la grille, brille comme l'argent.

C'est là, on peut le dire, le point d'honneur, la gloire des Arlésiennes ; et cette habitude passant des mères aux filles, vient de loin. Il n'y aurait rien d'étonnant qu'il n'en soit même sorti le surnom d'Arles-le-Blanc, que portait cette ville au Moyen Âge.

Mais voici une anecdote véritable, historique, qui montre à la perfection l'orgueil que l'Arlésienne place dans la propreté. Nous la tirons d'une revue qui se publie, en Arles, sous la direction de MM. L. Martin,

E. Fassin, P. Isac et P. Boschet et qui a pour titre *Le Musée*.

II

Dans un combat naval que le comte d'Estaing livra aux Anglais le 16 juillet 1779, un marin d'Arles, nommé Pierre Bernat, fut tué sur le vaisseau du roi, *La Provence*.

Comme vous le savez, en ce temps-là, c'étaient les curés qui tenaient les registres des naissances et des décès ; et, naturellement, le *mortuorum* de Bernat, arriva chez M. Coste, qui était le curé de sa paroisse. Le brave Monsieur Coste enregistra la mort ; puis il se fit un devoir d'aller porter lui-même la mauvaise nouvelle, avec les consolations de sa parole charitable, à la pauvre veuve — qui s'appelait Marianne Cabote.

— Notre Seigneur te conserve, ma pauvre Marianne ! lui fit le vieux curé. Je viens t'annoncer, hélas ! quelque chose de bien triste... On n'a pas tort de dire :

Femme de marinier

Ni mariée ni mi-mariée

Mais le bon Dieu est mort... que nous soyons sur terre, que nous soyons sur mer, il nous faut tous y aller.

— Ho ! que venez-vous me dire ! lui fit doucement la femme, peut-être mon homme est mort ?

— Oui, Marianne, pleure ! Ton pauvre homme a été tué.

— Chut, Monsieur le Curé, au nom de Dieu, chut ! chut ! ne m'en parlez pas davantage. Voyez-vous, le sang, la surprise, l'effroi, le mouvement... Revenez dans huit jours m'apprendre la nouvelle, ne revenez que dans huit jours. Je vous en aurai grande obligation !

Le bon curé n'y comprenait pas grand chose, mais pourtant, respectueux de la douleur de notre veuve, il promit de revenir au bout de huit jours, et il la laissa.

III

Mais que fait Marianne ? Leste comme un oiseau, elle court chez la frotteuse la plus habile du quartier et lui dit :

— Ma mie, viens, nous nettoierons un peu.

Et, cela dit, tout aussitôt, et huit jours de suite, en riant et chantant comme si de rien n'était, — lave et lave encore ! cire et cire toujours ! frotte et frotte, ma belle ! — allons, l'huile de coude ! Mie, apporte le sablon, la brique pilée, le sable fin ; mie, donne-moi l'argile, la cire jaune, le rocou ! Un coup de prêle ici, un coup de balayette là ! Baste, du loquet jusqu'au trou de l'évier, « de la coque à la moque », et des chenêts jusqu'à la crémaillère, tout, ma foi, est récuré, poli comme une perle.

— Maintenant, se dit Marianne, Monsieur Coste peut venir.

Monsieur Coste revint :

— Notre Seigneur te conserve, ma pauvre Marianne, fit de nouveau le bon prêtre, je viens t'annoncer, hélas ! que ton pauvre homme est mort.

Marianne jeta un cri que tout Arles entendit.

— Grande Sainte Vierge ! mon bel homme est mort ! Mais que ferai-je ? que deviendrai-je ? Aïe !

Et les yeux tout en pleurs, et les mains sur la tête, en se désolant et se désespérant, elle crie cent miséricordes. Tous les voisins s'assemblent, toutes les comères courent, la rue s'emplit devant la maison de Marianne.

— Mais, est-ce possible ! Mon beau compagnon ! Je ne te verrai plus ! Quel sort malheureux ! Ah ! je ne m'en relèverai pas ! Aïe ! aïe ! aïe ! aïe !

— Pauvre Marianne ! disaient entre elles les voisines. Mais, vous autres, auriez-vous dit qu'elle fût si soigneuse ? Regardez cette maison ; elle luit comme une tasse ; on y mangerait sur le sol !

— C'est une femme d'ordre.

— Et, allez ! une femme entendue.

— Il ne faut pas lui ôter ce qui lui est dû. C'est la maison la plus reluisante de toute la Roquette.

À travers ses larmes et son exaltation, Marianne voyait, Marianne entendait tout ; et je vous laisse à

penser comme elle se délectait, en voyant s'ébahir la jalousie des autres femmes. Comédienne accomplie, Marianne, ce jour-là, « pleura son deuil » comme il se doit, et se gagna l'honneur d'être la plus proprette de la Roquette d'Arles.

Alm. Prov., 1870

SIXIÈME GERBE

Le mauvais hôte

I

On sait que le bon Dieu avec saint Pierre et saint Jean font parfois leurs tournées sur Terre pour punir les mauvais et récompenser les bons. Un jour donc que Notre-Seigneur, avec ces bienheureux, se promenait en ce monde, ils entrèrent dans une auberge pour prendre leur repas.

Et quand ils eurent dîné, le bon Dieu dit à saint Jean :

— Paie, Jean.

— Je n'ai pas un sou, dit saint Jean.

Et se tournant vers saint Pierre, le Seigneur lui dit pareillement :

— Paie, Pierre.

— Je n'ai pas un sou, dit Saint Pierre.

Et alors le bon Dieu mit la main à la poche et sortit une bourse pleine de louis d'or. Il en donna un à l'hôte, se leva, et ils s'en allèrent.

II

Mais ils n'étaient pas dehors que l'hôte dit à sa femme :

— As-tu vu cette bourse ? Oh ! quelle bourse ! Rien

que des louis d'or, des louis d'or en or ! Si j'allais la leur prendre ?

— Dieu t'en garde, misérable ! lui répondit sa femme.

— Eh ! ânesse, laisse faire. Cet or reluisant me fait bondir le sang, notre fortune est faite... Je vais les arrêter.

Et, cela dit, le gueux prend un raccourci, va se mettre aux aguets, et dès que le bon Dieu paraît avec ses compagnons, il se jette sur eux, son couteau à la main, et leur crie :

— Arrêtez ! la bourse ou la vie !

Mais il n'avait pas ouvert la bouche que le bon Dieu le touche de sa droite puissante et le change en âne... L'hôte, en un clin d'œil, devint un âne rouge, un gros âne poilu, oreillard, tout bôté, et bien bridé.

— I³² ! dit le bon Dieu.

Et l'âne fila devant, et les trois bienheureux montaient dessus, un peu chacun, quand ils étaient las.

III

Voici que, par chemins, au bout de quelque temps, ils rencontrèrent un pauvre meunier qui courbait le dos, portant un sac de blé, et qui suait à grosses gouttes en appuyant son poing sur la hanche.

Notre Seigneur lui dit :

³² *Hue !* Voir note 30.

— Mais, pauvre homme, hélas ! en charriant ainsi vos sacs sur l'épaule, vous allez vous exténuer ! Ne pourriez-vous pas acheter une bête ?

— Certes, vous avez bien raison, répondit le meunier, mais comment faire quand on n'a point d'argent ?

Le bon Dieu lui dit :

— Voulez-vous que nous vous louions cet âne ?

Le meunier posa le sac, regarda le bourriquot et dit :

— Je veux bien, si vous ne chantez pas trop haut, car pour un âne c'est un bel âne.

Notre Seigneur alors lui dit :

— Nous vous le louerons pour sept ans : tous les jours que Dieu a faits, vous mettrez un sou dans une bourse, puis, au bout des sept ans, vous nous donnerez pour paiement ce qu'il y aura dedans.

— Eh ! fit le meunier, vous ne pouvez être plus raisonnables.

— Seulement, ajouta le bon Dieu, je vous préviens d'une chose : cet âne ne mange rien. Il se nourrit de l'air du temps. Toutes les fois qu'il braiera, attrapez une trique, et zou ! sur le dos ! Il n'est besoin d'autre pitance pour lui donner de la vigueur.

— Il suffit, brave homme, répondit le meunier. Et, aussitôt, s'arrachant quelques poils de la barbe, il les jeta au vent, comme on fait, en criant :

— Pacte ! Pacte ! Cent écus pour le dédit !
Et il emmena l'âne au moulin.

IV

Ah ! mon pauvre bardot ! Il en eut des coups de trique ! Durant sept ans de temps, toutes les fois et quantes il brayait de faim, le meunier attrapait un bâton de quatre pans et il frappait dur !...

Baste, quand les sept ans furent accomplis, le bon Dieu passa au moulin :

— Je venais chercher mon âne, dit-il, avec le salaire dont nous sommes d'accord.

— Mon bon, rien de plus juste, répondit le meunier.

Celui-ci avait fait fortune — jugez ! — avec un âne pareil qui vivait de l'air du temps et travaillait comme un démon. Il paya rubis sur l'ongle la somme qui, sou à sou, s'était amassée en sept ans.

Notre Seigneur la prit, saisit l'âne par la bride, et s'en vint avec saint Jean et saint Pierre, tout droit à cette auberge où, une fois, ils avaient dîné.

— Bonjour, la femme ! dirent-ils à l'hôtesse, peut-être ne nous reconnaissez-vous plus ? C'est nous qui passâmes, il y a sept ans... Vous ne vous rappelez pas ? Mêmement qu'en sortant, à la croisière on nous arrêta.

— Ha ! cria l'hôtesse, braves gens, c'est vous ! Dieu vous donne le bonsoir ! Mais voyez-vous, à vous bien

dire, depuis le jour que vous dînâtes ici dans mon logis, — il doit y avoir sept ans, — il ne m'est arrivé que des malheurs. Personne ne vient plus à mon auberge, mon mari a disparu...

— Votre mari, dit le bon Dieu, il est là sur la porte.

L'hôtesse sort et saute dans les bras de son homme, à qui Notre Seigneur avait rendu sa forme.

Le bon Dieu s'avança et dit à l'hôte :

— Eh ! bien, te servira-t-elle, la leçon que je t'ai donnée ? Seras-tu un brave homme, maintenant ?

— Ah ! Seigneur, cria l'hôte, en tombant à genoux, pardonnez-moi, pardonnez-moi !

— Tiens, dit le bon Dieu, voilà cette bourse ; c'est l'argent que tu as gagné dans les sept ans de pénitence. Et qu'il fasse un bon usage, car l'argent pour qu'il fleurisse, il faut le gagner, non le voler.

Et aussitôt le Très-Haut, saint Pierre avec saint Jean disparurent.

Alm. Prov., 1876

Un mot d'un archevêque d'Avignon

Un archevêque d'Avignon dont j'ai oublié le nom, était petit de taille et aussi un peu bossu.

Et, la première fois qu'il fit sa tournée dans son diocèse, donnant à droite, à gauche, sa sainte bénédiction, il y eut une brave femme qui se mit à dire :

— Mais, quel archevêque nous a-t-on envoyé ? Aïe, mon Dieu ! Que cela est tout petit !

Le bon archevêque l'entendit et fit à la femme, en lui montrant sa bosse :

— Et même tout bossu, et même tout bossu !

Alm. Prov., 1876

La scie

Du temps de saint Joseph, la scie n'était pas encore connue. Les charpentiers, à leur usage, n'avaient que la hache, le couteau et le bec d'âne.

Un jour que saint Joseph était sorti de sa boutique, le diable qui rôdait entra pour farfouiller et turlupiner.

Et voici que le Grand Laid aperçoit deux couteaux dont le pauvre saint Joseph se servait pour polir le bois qu'il charpentait.

Le sacré malfaiteur prend les couteaux, et en avant ! pin ! pan ! il les frappe lame contre lame et les ébrèche tout le long.

Quand il eut fait ce beau travail, il se cacha derrière la porte et attendit le vieux charpentier pour rire et se moquer de sa colère, quand il rentrerait dans sa boutique.

Saint Joseph rentre, et, quand il voit ses couteaux ébréchés de cette manière :

— Qui diable m'a fait cela ? dit-il.

Et puis :

— Saintes de Dieu, tiens ! une bonne idée !

Il saisit alors un des couteaux, le passe au travers d'un morceau de bois, et cric, crac ! et zingue ! et zangue !

La scie était inventée.

Le saint homme de Dieu rendit grâce au Seigneur ;
et le traître cornu, sot comme un panier troué, se
sauva dans l'enfer, la queue entre les jambes.

Alm. Prov., 1878

Le nid de tourds

Hilaire de Gigondas, jeune homme qui commençait à avoir du poil follet, alla se confesser.

Et quand il eut fini de dire, le curé lui vient :

— Allons, mon enfant, rappelle-toi bien...

— Monsieur le curé, je ne me rappelle plus.

— Allons ! Va, n'aie pas peur, dis tout ce que tu sais.

— Eh ! bien, Monsieur le curé, puisqu'il faut tout vous dire, je sais un beau nid de tourds !

— Et où est ce nid ?

— Il est dans l'olivette de Cadet Ferrut, au cinquième arbre de la seconde rangée ; les petits ont les canons, ils vont être beaux.

Le lendemain matin, je ne sais comment, des enfants qui rôdaient entendirent les tourds et détruisirent le nid ; et quand le pauvre Hilaire vint voir ses tourds, plus de nid !

— Mais qui m'a pris mon nid, ? Qui a détruit mon nid ? criait le nigaud. Oh ! sacré nom d'été ! ce ne peut-être que monsieur le Curé.

Baste, Hilaire, l'an d'après, retourna se confesser, et le prêtre lui fit comme à l'accoutumée :

— Allons, rappelle-toi bien, et dis tout ce que tu as fait.

- Mon père, j'ai fait une maîtresse...
- Pour te marier ?
- Eh ! pourquoi voulez-vous que ce soit ?
- C'est bien ! Et qui est cette maîtresse ?
- Ah ! coquin de goï ! Pas si badaud de vous le dire ! L'an passé, je vous confiai que je savais un nid de tourds, vous me prîtes mon nid... Si vous me preniez ma maîtresse !

Alm. Prov., 1878

Jean Grognon

Jean Grognon, un jour qu'il labourait, tout baigné de sueur et même trempé d'écume, Dieu le trouva qui jurait désespérément.

— Eh ! qu'as-tu, Jean ? lui dit amicalement Notre-Seigneur.

— Qui — tron de Dieu ! — brave homme, ne voulez-vous qui s'irrite ! Labourer au grand soleil, toute la sainte journée, avec deux garces de bêtes qui ne font que s'émoucher.

— C'est que tu mènes trop lentement ! Va plus vite, mon enfant, et elles ne s'émoucheront pas. Tiens, ôte un peu, que je fasse un va-et-vient, et tu verras.

Sans plus dire, Notre Seigneur, saisit le manche de la charrue, commande la Mourette, aiguillone le Roubin : voilà mon couple qui bondit et part comme le vent ; la terre se soulève, s'émiette, se creuse et en un clin d'œil, le guéret est achevé.

— Sacré coquin de goï, cria Jean ! Vous pouvez vous dire un fin bouvier ! Et je vous réponds bien que d'ici à bien loin personne ne s'avisera de vous « jouer l'anchois³³. » Mais, mon homme, ce n'est pas tout, maintenant il faut de la semence... et qui l'achète, au prix où est le blé ? Les gens ne font guère crédit au

³³ Jouga l'anchoio : faire un pari.

setier, et il ne me reste — gueux de sort ! — qu'une poignée de mauvais grain.

— Il ne faut pas si vite te décourager, Jean, dit le bon Dieu : la Providence est grande, et Celui qui est là-haut, peut-être, t'en enverra.

— M'en enverra, m'en enverra... Vous êtes encore, vous, de ceux-là qui nous abreuvent de contes ?

Sans lui répliquer, l'Omnipotent Seigneur étend sa main dans l'espace, et voici qu'une averse de beau froment d'Arles tombe uniformément sur le guéret bien aplani.

— C'est bien quelque chose, fit Jean Grognon, mais l'humidité, le gel, la sécheresse, qui va les conjurer ? Et la pluie, qui l'envoie ? Et le soleil qui en répond ? Quand je vous disais, bel homme, qu'il n'y a qu'à se donner au diable...

— Tiens, grognon, lui dit alors le bon Dieu, voici ces deux gourdes : une est pleine de pluie et l'autre de soleil, et fais-en bon usage.

Jean Grognon prend les gourdes... Il ne dit pas merci. Mais, coupons court, comme il savait mener le bien, il épancha si à propos la pluie et le soleil que jamais on n'avait vu une si belle récolte.

À la maturation, le bon Dieu passe encore et trouve maître Jean qui regardait son blé.

— Eh ! bien, compère Jean, es-tu content, cette fois ? Ton blé me semble fameux. Il a les épis tiercés et la tige droite et forte. On va faire d'un grain trente...

— Ah ! taisez-vous, grogna Jean, et s'il fait un brouillard qui le sèche sur plante ? Et si le mistral souffle et qu'il en disperse la moitié ?

— Alors, dit le Seigneur, toujours tu te plaindras avant d'être battu ? Va chercher ta faucille, va, homme sans foi ! ne vois-tu pas que le grain entr'ouvre l'épi ?

Et le bon Dieu cueille un épi, le froisse dans les mains, et le grain abondant et couleur d'or clapote.

Mais croyez-vous que Jean Grognon, comblé d'abondance, tomba, à la fin, aux pieds de Dieu ? Ah ! que non pas ! Jean Grognon grogne sans cesse, et se plaint que le blé va se donner pour rien.

Alm. Prov., 1875

Sauvaire-Barthélemy

Monsieur Sauvaire-Barthélémy, ancien représentant aux assemblées nationales qui vient de mourir cette année, était fort populaire et méritait de l'être. Il a été, on peut le dire, le dernier député de la Provence qui, en visitant ses électeurs, ait employé publiquement, patriotiquement la langue provençale. Maintenant, nos députés sont un peu plus fiers que ça : bien qu'ils aillent pourchasser, au fond des bourgs et des bourgades, les voix démocratiques de ce bon peuple qui parle provençal, ils croiraient se déshonorer s'ils disaient un mot dans la langue du pays. Il est vrai que, pour le faire, ils seraient assez embarrassés, car, la moitié du temps, les candidats qu'on nous présente sont des gens de Paris ou de Lyon, ou bien du diable, qui ne connaissent pas plus les besoins de la Provence, que nous ne les connaissons, eux. Mais le peuple, éberlué par les journaux qui mènent la bagarre, les nomme bon gré, mal gré, et

Pauvre, tu grogneras,

Pauvre, tu paieras.

Pour revenir à monsieur Sauvaire, ce digne Provençal — il était d'Aubagne — en 1848, lorsqu'il voulait se faire nommer, fit le tour des Bouches-du-Rhône en haranguant le peuple dans sa langue. Un jour qu'il était à Tarascon, il finit son discours comme il suit :

— Et maintenant, ô Tarasconnais, que je vous ai dit ce que je pense et comment j'entends le gouvernement, je voudrais qu'à votre tour, vous me dissiez ce que vous désirez, afin que je puisse l'obtenir, si vous me faites l'honneur de me donner vos suffrages.

Alors, la foule fit ses groupes ; et les Tarasconnais, entre eux, se conseillèrent. Le peuple, en ce temps-là, ne mordait pas encore bien à la dragée socialiste, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi libre qu'aujourd'hui, et surtout beaucoup plus gai. Baste, au bout d'un moment, monsieur Sauvaire-Barthélemy, remontant à la tribune, dit :

— Eh bien ! Avez-vous réfléchi, Messieurs ? Quelle est la chose que je demanderai pour vous ? Un canal, un chemin, une digue contre le Rhône. Voyons, parlez librement et dites ce que vous voulez.

Alors, tout d'une voix, les Tarasconnais crièrent :

— Nous voulons une course de taureaux !

Alm. Prov., 1876

Le lièvre du pont du Gard

LÉGENDE PROVENÇALE

Le pont du Gard avec son triple rang d'arcades qui chevauchent, là-haut, les uns sur les autres, est un des plus beaux ouvrages qu'il y ait dans le monde. Et pourtant, on dit que le diable le bâtit dans une nuit.

Voici l'histoire :

Il y a, qui sait combien de temps, la rivière de Gardon, qui est une des plus traîtres et rapides qu'il y ait, ne se passait qu'à gué. Les riverains décidèrent un jour d'y bâtir un pont. Mais le maître maçon qui s'était chargé de l'entreprise n'en pouvait point venir à bout. Aussitôt qu'il avait jeté ses arcades sur le fleuve, venait une gardonnade³⁴, et patatras ! le pont était par terre. Un soir, sur tous les autres, que morne et tout seul, il regardait de la rive son travail effondré par la rage du Gardon, il cria désespéré :

— Cela fait trois fois que je recommence, maudite soit ma vie ! Il y aurait de quoi se donner au diable !

Et aussitôt, pan ! le diable en sa présence parut.

— Si tu veux, lui dit Satan, moi je te bâtirai ton pont, et je te réponds que, tant que le monde sera monde, jamais Gardon ne l'emportera.

³⁴ Inondation du Gardon.

— Je veux bien, dit le maçon, Et combien me feras-tu payer ?

— Oh ! peu de chose : le premier qui passera sur le pont sera pour moi.

— Soit, dit l'homme.

Et le diable tout aussitôt, à griffes et à cornes, arracha à la montagne des blocs de roche prodigieux et bâtit un colosse de pont comme on n'en avait jamais vu.

Pendant le maçon était allé chez sa femme pour lui conter le pacte qu'il avait fait avec Satan :

— Le pont, dit-il, sera fini demain à la prime aube. Mais ce n'est pas le tout. Il faut qu'un pauvre malheureux se damne pour les autres... Qui voudra être celui-là ?

— Eh ! badaud, lui vint sa femme, tout à l'heure une chienne a chassé un levraut tout vivant. Prends ce levraut et, demain à pointe d'aube, lâche-le sur le pont.

— Tu as raison, répliqua l'homme.

Et il prend le levraut, retourne à l'endroit où le diable venait de bâtir son œuvre, et, comme l'angélus oscillait pour sonner, il lance la bête sur le pont. Le diable qui était à l'affût à l'autre bout, reçoit vivement le lièvre dans son sac. Mais, en voyant que c'était un lièvre, il le saisit avec fureur et l'emplâtre contre le pont ; et, comme l'angélus sonnait à ce moment, le

mauvais esprit, en jetant mille imprécations, s'en-gloutit au fond d'un gouffre.

Le lièvre, depuis, se voit encore contre le pont.

Et voilà pourquoi l'on dit que les femmes ont trompé le diable.

Alm. Prov., 1876

Les pénitents

Les Pénitents de Malaussène, blancs et gris, faisaient, un an, les Rogations. Comme ils dépassaient les faubourgs, les blancs devant, les gris derrière, un coq mal avisé traversa la procession ; et, pour le chasser, un bâtonnier des blancs frappa sur le cacaraca, pan ! et le tua raide.

Sans faire semblant de rien, un des pénitents blancs le cacha sous son habit. Et les pénitents gris, qui avaient vu la chose, se mirent à chanter :

Pénitents blancs

Qui êtes devant,

Couvrez au moins la queue qui se voit tant !

Mais les pénitents blancs ne perdirent pas la note, et leur firent ce répons :

Pénitents gris

Qui l'avez vu,

N'en dites rien

Nous le mangerons tous ensemble.

Alm. Prov., 1880

Les aïeux

Nos aïeux, en vérité, ne mangeaient du pain aussi blanc que le nôtre. Jusqu'à l'âge de vingt ans, ils ne portaient, la plupart, ni chapeau, ni bouliers, ni bas, ni cravate ; un vêtement de cadis leur durait quarante ans. De temps en temps, ils avaient la famine, souvent la rogne, la teigne et la variole, et, parfois, la peste... Enfin, il ne leur manquait point de maux de toute sorte.

Mais pourtant, une chose que nous devons avouer, c'est qu'ils portaient leur misère beaucoup plus gaiement que nous notre abondance. Ils riaient, comme on dit, à l'ombre d'un caleil ; ils dansaient tout l'hiver pour se garder du froid ; ils passaient leur jeunesse à apprendre des chansons, et les vieillards disaient des contes. Puis, toutes fois et quantes qu'il leur arrivait quelque malheur, vite ! ils avaient un proverbe ou une plaisanterie pour bannir la mélancolie. Cela ne coûtait guère et déridait les plus grincheux.

Si une jeune fille craignait, en allant au soleil, de prendre de ces taches de rousseur qu'on appelle lentilles, ses camarades lui disaient !

*Les lentilles
Sont pour les filles,
Les coups de bâton
Pour les garçons*

Quand venait le dîner, que le père découvrait par exemple un plat de gesses, si quelqu'un des enfants faisait la moue, la ménagère disait :

*La gesse,
Qui ne la veut la laisse.*

Et, cela dit, chacun avalait son assiétée. Si, dans le blé, il y avait de la vesce, ah ! pas de danger qu'on l'enlevât, car le père disait :

*La vesce
Fait la pâte épaisse*

Si le pain était cendreau, et qu'on s'avisât de le racler avec le couteau, on vous disait sévèrement :

*N'est pas bon chrétien
Qui ne mange de cendre une hémine par an.*

Si on se plaignait que le pain fût trop dur :

*Le pain dur
Fait la maison sûre.*

Si le pain était moisi, tout le monde criait :

N'ôte pas le moisi, il fait trouver de l'argent.

Si la cuisine fumait et si vous suffoquiez, on vous chantait en riant ;

*Fumée, fumée, barbareau*³⁵
Va toujours vers le plus beau.

Et puis si vous trouviez votre lit pas très mol, on vous avait vite répondu :

Le lit dur fait la taille droite.

Telle était il y a cent ans, et même il y a cinquante ans, l'éducation du peuple. Cela n'empêcha pas nos pères et nos grands-pères de tenir tête bravement, vingt-cinq ans de temps, à l'Europe entière, et de planter notre drapeau là-bas sur les clochers de toutes les capitales.

Ne nous moquons pas deux.

Alm. Prov., 1882

³⁵ *Barbarèu*, francisé ici en *Barbareau*, est un mot usité seulement dans le présent dicton populaire. (Voir *Trésor du Félibrige*.)

Jean de la Vache

I

L'an du gros hiver, que le Rhône se figea et que le froid tua tout, les pauvres gens souffrirent fort. Jean de la Vache et sa mère qui demeuraient en bastide n'avaient plus rien pour manger ni pour eux ni pour leur vache ; et la vieille dit à son fils :

— Jean, il te faudra aller vendre la vache.

— Mère, j'irai... Et combien en demanderai-je ?

— Oh ! vois-tu, ne la laisse pas à moins de cent écus. Quoiqu'elle soit lin peu maigre, c'est encore une bonne bête ; elle vaut bien ce prix.

Jean de la Vache partit donc de son mas, chassant la vache devant lui et s'en alla chercher fortune : Marche... tu marcheras !

II

Comme il passait près des Frères Mineurs dont le couvent était sur le chemin, il se trouva que l'abbé de ces religieux promenait devant la porte en lisant son bréviaire.

— Père, lui cria Jean, ne voudriez-vous pas acheter une vache ? Je vous la donne pour cent écus.

— Une vache ! Une vache ! répondit le prier (qui était un gros farceur) tu veux dire sans doute une chèvre ? Cent écus une chèvre ! C'est un peu cher !

— Que parlez-vous de chèvre, et puis de chèvre ? dit Jean, vous ne voyez pas que c'est une vache ?

— Ça, une vache ? lui répliqua le moine en sortant sa tabatière, mais je crois que tu veux rire ? Pour une chèvre, certes, c'est une belle chèvre, mais jamais de la vie tu ne la feras passer pour vache.

— Ah ! elle est forte, cria Jean, celle-là est forte³⁶ ! Mais, sacré nom d'été, me prenez-vous donc pour un imbécile ? Combien voulez-vous parier que c'est une vache ?

— Je te parierai, dit le prieur, ce que tu voudras. Et, tiens, nous n'irons pas plus loin : nous allons faire juger la chose par les frères du couvent : s'ils affirment que c'est une vache, je te la paie cent écus, mais s'ils disent que c'est une chèvre, comme c'est la vérité, tu perds la chèvre et l'argent.

— Soit ! dit Jean. Pétard de nom de mille, il faut voir si je suis idiot ou si je le deviens : je tiens le pari.

Cela dit, ils entrent au couvent, poussant la vache devant eux.

III

Le Père prieur, sans faire semblant de rien, donne le mot à ses confrères et, quand les moines sont rassemblés, il leur parle ainsi :

— Frères, voici un homme qui nous veut vendre

³⁶ Littéralement : celle-là *fume* !

cette bête ; seulement nous ne sommes pas d'accord sur la nature de l'objet ; il prétend que c'est une vache et moi, je maintiens que c'est une chèvre.

— Ho ! Est-il possible ? firent les moines en éclatant de rire. Regardez les cornes et les mamelles : pour une chèvre, certes, c'est une belle chèvre... Mais jamais personne ne dira que c'est une vache.

— Eh ! bien, dit le prieur, tu entends, collègue ? Les Frères te condamnent, tu as perdu le pari. Frères, enfermez la chèvre.

— J'ai perdu, dit Jean. Sacré tonnerre-de-pas-Dieu, de milliards de noms de coquinas de diable ! J'ai perdu ma belle vache ! Eh ! bien, maintenant je suis joli ! Aïe ! quelle réprimande va me faire la vieille ; et elle n'aura pas tort !

IV

Et le pauvre Jean de la Vache, sot comme un panier troué, à son mas s'en retourna sans vache et sans argent.

— Ces flibustiers, ces brigands de moines, que le tonnerre les crève, dit-il à sa mère ; m'ont-ils pas fait jouer ainsi et puis ainsi, et ne m'ont-ils pas volé ma vache !

Et, de fil en couture, en trépignant et jurant, il lui raconta l'aventure.

— Va, va ! console-toi, mon pauvre Jean, dit la vieille : ils ne l'emporteront pas en paradis, nous

leur rendrons pain pour fouace, et chiffon pour aiguilles. Écoute-moi bien ; sais-tu ce qu'il faut faire ? Il te faut habiller en dame, écoute-moi bien ; mettre sous ta robe un gourdin d'yeuse, écoute-moi bien ; aller demander, ce soir, l'hospitalité au père prieur, écoute-moi bien ; et puis lui ficher une raclée tant qu'il en pourra supporter, jusqu'à ce qu'il crache les cent écus.

— Il suffit, ma mère.

V

Jean de la Vache s'habille en dame, cache sous sa robe une trique de quatre pans ; ensuite, balin-balant, au soleil couchant, il se présente à la porte de l'abbaye des Frères Mineurs.

Le père abbé se promenait, comme il en avait coutume, en lisant son bréviaire :

— Bien le bonsoir, Père ! lui dit Jean de la Vache. Je suis une pauvre dame qui vais en pèlerinage au grand Saint Jacques de Galice, et je suis lasse, je suis lasse, voyez-vous, à n'en pouvoir plus ! Si vous pouviez, au nom de Dieu, me donner l'hospitalité, vous feriez, je vous assure, une charité méritoire.

— Oh ! volontiers, Madame, lui répondit le prieur. Entrez, entrez, vous dis-je ; nous sommes ici pour donner asile aux braves gens qui sont dans la peine.

Et voilà Jean de la Vache enfermé dans le couvent. Ça va bien !

Quand les moines eurent soupé et que fut dit l'office, tout le monde alla se coucher; et ma foi, dans la nuit, quand les Frères dormaient, Jean de la Vache se lève doucement, entre dans la chambre du Révérend Père abbé et, lui tombant dessus, lui met le bâillon, sort sa trique d'yeuse et — nous y voici! — zou, sur les côtes!

— Donne-moi mes cent écus, disait-il en frappant, je suis Jean de la Vache! Mes cent écus, mes cent écus! gros capucin de Dieu! ou je te romps la caboche...

Le Père, — vous pensez — réveillé par cette raclée, lui fit signe, au clair de la lune, d'aller ouvrir un tiroir. Jean de la Vache attrapa ses sous; puis, la trique en l'air, il se fit reconduire à la porte du couvent et décampa.

VI

— Eh! bien, l'ancienne, cria-t-il à sa mère quand il fut de retour, Hies a crachés, les cent écus!

— Quelle rossée, mon pauvre ami! On peut l'envelopper d'une peau de mouton! Je lui ai flanqué une raclée que, s'il n'en est pas content, il ne sera pas raisonnable! Cela lui apprendra, ma belle, à se moquer du pauvre monde.

— Mon fils, ce n'est pas tout, dit alors la mère (qui était une vieille coquine): cette nuit il t'y faut retourner. Habille-toi en charlatan de place, — écoute-moi

bien ; — porte encore le gourdin sous ton manteau ; tu leur offriras, aux moines, — écoute-moi bien — de l'onguent pour guérir les plaies ; ils te feront entrer ; et quand tu seras seul dans la chambre du prieur, rosse-le de nouveau, jusqu'à ce qu'il t'ait rendu la vache.

— Ma mère, il suffit, répondit Jeannet.

VII

Jean de la Vache, sans perdre de temps, s'habille en marchand d'orviétan ; et, au jour tombant, va passer devant la porte des Frères Mineurs :

— Qui veut de l'onguent ? Du bon onguent pour souder les plaies ? de l'onguent, de l'onguent !

Le portier du couvent ouvre vite la porte, et lui vient discrètement :

— Que vendez-vous, brave homme ?

— Frère, je suis marchand d'onguent : je vends du baume pour charmer les mauvais maux. J'ai de la pommade pour les cors aux pieds ; j'ai de l'huile rouge pour les coupures, de la graisse de marmotte contre les douleurs, et surtout de l'onguent pour guérir les meurtrissures : un baume souverain, oh ! quel baume ! La main de Dieu !

— Tiens, dit le portier, loué soit Dieu ! cela tombe bien : nous avons notre père Abbé qui, en se dépêchant pour venir à l'office, a roulé dans les escaliers. Comme il est un peu lourd, il s'est tout abîmé. Nous ne savons comment il a fait, son corps n'est qu'une

plaie. Si vous pouviez le soulager — il est là-haut qui ne fait qu'un cri — vous feriez là une belle cure !

— Si je puis le soulager, dites-vous ? une simple chute ? Je vous en réponds, Frère ! Menez-moi à lui tout de suite.

On mène Jean de la Vache à la chambre du prieur.

— Seulement je vous fais observer, dit-il aux moines qui le menaient, que mon onguent est un peu cuisant Si, par hasard, quand j'aurai oint le Père, vous l'entendez hurler, restez tranquille, cela prouvera que le baume fait effet.

VIII

Et cela dit, Jean s'enferma dans la chambre du malade :

— Eh ! bien, Père, lui dit-il, nous sommes donc un peu souffrant.

— Ah ! mon fils, je suis abîmé ! En me hâtant ce matin, pour aller chanter matines, n'ai-je point dégringolé dans la visette ?

— Bon ! vous pouviez vous tuer. Allons, enlevez un peu votre vêtement, dit Jean de la Vache, montrez-moi ces meurtrissures et je vous les oindrai.

Le pauvre prieur, hélas ! quitte donc sa robe, et tourne le dos vers Jean de la Vache. Celui-ci saisit de nouveau son gourdin de quatre pans et lui allonge une volée, mes amis, comme s'il avait frappé sur un âne gris.

— Rends-moi ma vache, monstre ! ou sinon je te fais passer le goût du pain : je suis Jean de la Vache !

— Aïe, de ma peau ! Aïe, de mon échine ! Frères, au secours ! criait le Père abbé, on m'écorche, on m'assomme !

— Allons, bon, disaient les moines là-bas dans le cloître, il paraît que le baume fait effet : demain le Révérend sera tout ragaillardi.

— Ma vache ! faisait Jean, gros capucin de Dieu, me la rends-tu ma belle vache ?

— Miséricorde ! Je te la rendrai : laisse-moi, au nom de Dieu, dit le pauvre abbé. Je te la rendrai, je te la rendrai !

Jean de la Vache frappa moins fort ; le révérend Père prieur ouvrit la petite porte et cria aux moines :

— Rendez-lui, rendez-lui sa vache, Frères, et laissez-le partir, car cet homme est un démon et nous détruirait tous.

IX

Jean de la Vache reprit donc sa vache ; et à l'étable la ramena :

— Mère, voici la vache !

— Très bien, dit la vieille. Va, tu es un bon petit gars, mais, seulement, ce n'est pas tout... Maintenant sais-tu ce qu'il y a ? Il te faut faire au plus tôt une femme de paille, la pendre à la poutre du plafond, là-

bas, au fond de la cuisine, et puis, un peu plus tard, je te dirai ce qui te reste à faire.

— Il suffit, ma mère ! le mannequin sera bientôt fait.

X

À l'abbaye des Frères Mineurs, on tirait, cependant, des plans.

— C'est égal, disait le Prieur, cela se peut dire de *l'onguent-que-tu-mérites* ! mais c'est pourtant abominable que ce Jean de la Vache nous fasse « péter » nos cent écus... Frères, voici ce que j'ai imaginé : il faut charger de légumes les deux mulets du couvent et les lui envoyer porter par notre jardinier en lui disant : « Jean de la Vache, voici ce que vous mande le Père abbé, des Frères Mineurs. Ce qui est passé est bien passé ; rendez-lui ses cent écus et recevez de sa part en signe d'amitié, cette charge de légumes. »

Aussitôt fait que dit : le jardinier charge les mulets et part avec son petit garçon pour chercher Jean de la Vache. Ils arrivèrent à son mas à la tombée de la nuit.

XI

— Bonsoir, bel homme, dit le jardinier, n'est-ce pas vous qui êtes Jean de la Vache ?

— Si, si, répondit Jean. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Il y a que le Père abbé du couvent des Frères

Mineurs m'a dit de vous apporter cette charge de légumes.

— Ah ! le brave homme, dit Jean, tant mieux ! Déchargez, enfermez vos mulets à l'écurie et puis vous viendrez souper avec moi.

Dès qu'ils ont déchargé et établi les mulets, le jardinier avec son petit entrent à la cuisine et s'assoient pour souper. Tout d'un coup, le petit dit à son père :

— Voyez, voyez, mon père ! il y a une femme pendue à la poutre !

— C'est vrai, cria le père. Grande Sainte Vierge ! mais qu'est-ce cela, Jean de la Vache ?

— Ho, répondit Jean, ne faites pas attention : c'est ma bohémienne de mère que j'ai pendue ce matin : toujours elle pissait au lit... À la fin, puis, c'est assomant.

Le pauvre jardinier acheva de souper avec la frousse. Du diable s'il songea à parler des cent écus ! « Un mauvais sujet pareil, pensait-il à part lui, qui a pendu sa mère pour avoir pissé au lit, est capable de tout ! Où sommes-nous logés, Seigneur ! »

XII

Baste, après souper, Jean de la Vache les mena au lit, et quand il fut sorti, le jardinier dit à son enfant :

— Ah ! pauvre petit capon ! Aie grand soin au moins cette nuit de ne pas pisser au lit ! Puisque le

gueusard a pendu sa mère pour cela, que ne ferait-il pas de nous ?

— Mon père, soyez tranquille : certes, je m'aviserai.

Et, ayant dit leurs Heures, ils se couchent et s'endorment. Mais le coquin de Jean qui les guettait, pas plus tôt les entend-il ronfler, qu'il ouvre la porte bien doucement, leur verse dans le lit une cruche d'eau tiède, et, passe,... je t'ai vu!...

Quand notre jardinier, le pauvre ! se réveille et se sent mouillé :

— Ah ! sacré petit bâtard, fait-il à son garçon, nous sommes perdus ! Je te l'avais bien recommandé, pourtant ! Galopin, et tu as encore pissé au lit ! Nous sommes perdus, nous sommes perdus ! Notre plus court est de sauter par la fenêtre.

XIII

Heureusement que la fenêtre n'était pas haute. Les deux pauvres malheureux, tout épouvantés, s'en coururent au couvent, abandonnant les mulets et la charge de légumes.

C'est ainsi que Jean de la Vache, dit-on, eut sa vache, avec beaux cent écus et, en plus, deux jolis mulets.

Alm. Prov., 1880

SEPTIÈME GERBE

Les aubergines a la poêle

À Paris, le provençal a quelques renégats, mais il a aussi ses bons amis ; et, pour le maintenir, il y a déjà trois sociétés qui font un peu parler d'elles, celle de la Cigale, celle de la Sartan (la Poêle), et celle des Félibres.

Dans ces réunions amicales, on traite les questions les plus intéressantes. Nous donnerons aujourd'hui un petit compte-rendu de la dernière réunion des *Sartaniers*. Qui dit *sartan* (poêle) dit huile, et qui dit huile, dit ce qui vient en dessus.

Donc vous saurez que M. Jules Uzès, président des *Sartaniers*, ouvrit la séance par ces paroles :

— Amis de la *Sartan* ! m'est avis qu'aujourd'hui nous devrions parler des aubergines. Vous connaissez tous ce produit superbe des jardins de la Provence, que les Avignonnais appellent des *viédases*, ce fruit merveilleux allongé, cornu et couleur violette qui régale, tout l'été, les riverains de la Durance. Eh ! bien, — n'est-ce pas une vergogne ? — à Paris on ne sait pas les préparer, et quand nous parlons d'aubergines, ces Franchimands répondent de navets et nous rient au nez ! Veuillez donc, ô *Sartaniers*, librement et l'un après l'autre, déclarer votre opinion sur les apprêts de l'aubergine ; et ensuite, nous donnerons la plus grande publicité à vos éclaircissements.

Le chevalier Escoffier, rédacteur au *Petit Journal*, alors prit la parole :

À Sérignan, dit-il, le plus souvent, nous les mangeons fricassées. Voici comment on fait : nous les refendons en deux, les entretailons avec le couteau, leur exprimons bien leur eau, puis zou ! dans la poêle, avec de bonne huile... Elles sont fameuses !

— À Carpentras, dit le docteur Delorme, nous les aimons mieux au tian³⁷, nous en mettons des morceaux dans une grande terrine, puis on fait cuire au four... Oh ! quel manger ! Voyez ! je ne vous en dis pas davantage.

— Au Thor, dit le musicien Teste, nous les apprêtons en barbouillade, c'est-à-dire que nous les faisons roussir avec de l'ail, de l'oignon et quelques pommes d'amour³⁸, dans une casserole... C'est bon !

— Puisque vous parlez de pommes d'amour, dit Béchard l'ingénieur, nous autres, à l'Isle, pommes d'amour et aubergines, nous les farcissons à la poêle... Mais quelle farce ! Vous vous en lécheriez les doigts !

— S'il m'est permis, dit le docteur Violet, de fournir mon avis, après des hommes aussi compétents, je vous dirai qu'à Maillane, nos charmantes jeunes filles, les apprêtent en beignets... Vous parlez de barbouillade, de farce et de tian ?.. Si vous tâtiez nos beignets, vous en mangeriez tout le jour !

³⁷ Plat au four très en honneur à Carpentras.

³⁸ Tomate.

— Eh ! dit M. Jean (celui qui tient le Café de Bade) voulez-vous que je vous enseigne le moyen d'en manger tout l'an ? Nous, à Saint-Savournin, nous les coupons en rondelles comme le saucisson ; puis, enfilées, nous les faisons sécher au soleil. L'hiver, avec de la saucisse, on dirait des champignons !

— Une chose que je puis vous affirmer, dit l'avocat Jules Gaillard, c'est qu'à Apt, mon pays, on en fait des confitures ! Et quand une aubergine, pompeuse dans son sucre et rousse comme l'or, apparaît sur une table, il n'y a rien qui fasse plus de plaisir.

— Pardon, Maître Gaillard, fit ici le Président, je crois que vous sortez de la question ; il s'agit en ce moment des aubergines à la poêle (*sartan*). Sommes-nous sartaniers ou confiseurs ?

— Comment ! répondit Saint-Martin, le député, croyez-vous d'avoir tout dit avec vos poêlées ? Eh ! bien, nous à Pertuis, nous les faisons cuire sans assaisonnement et il n'y a rien de meilleur. Vous prenez un bon viédase (aubergine), le mettez sur la braise sans lui ôter la peau. Quand il est cuit, ouvrez-le : dedans, il est blanc comme un lis ! Mettez-y du sel, du poivre, avec une coulée d'huile... Cela s'attrape aux rognons !

— À propos de viédase, dit là-dessus le félibre Louis Gleize, l'Académie Française, dans son dictionnaire, le définit ainsi : *Terme injurieux qui, dans son origine, signifiait visage d'âne*. Et ils se sont mis quarante pour trouver ça. Je propose à l'assemblée de nommer une commission pour porter et lire à Madame l'Aca-

démie le chapitre de Rabelais où il traite des *bons gros vietdazes de Provence*.

— Félibre Gleize, dit le Président, ici vous tombez encore hors de la poêle. Tout ce que je peux faire, moi qui en tiens la queue, c'est de transmettre votre délibération à l'*Almanach Provençal*, pour la faire connaître à ces freluquets et viédases de Paris, qui croient tout savoir et à qui il faut tout apprendre.

Alm. Prov., 1880

Le travailleur de terre

— Eh bien ! Gervais, il se fait bien ce morceau de guéret ?

— Monsieur, comme le verre : en soufflant.

— Pourtant la terre semble légère... Je n'aurais pas cru qu'elle fut mauvaise à fouir.

— Mauvaise ? dites-vous. Elle est comme un dalage, un pavage ! Figurez-vous que je retourne un rocher à la bêche : je me déchire, je me désongle... Ah ! quand nous venons au monde, combien vaudrait-il mieux qu'on nous guillotinât !

— Oh ! voyons, tu ne sais pas, tu ne sais donc pas que le travail est la santé de l'homme ?

— Le travail, dites-vous, le travail ! Celui qui l'inventa, on aurait dû le broyer, comme un grain de sel dans un mortier !

— Mais, mon pauvre Gervais, sans le travail, que mangerions-nous ?

— Eh ! nous mangerions de l'herbe ! Que m'importe, à moi ? Mais, au moins, que ce ne soit pas toujours les mêmes !

— Gros badaud, va, prends patience : les riches, dans l'autre monde, seront les ânes des pauvres.

— Seront les ânes des pauvres... Alors, Monsieur, vous pouvez préparer votre bât : monstre de sort, de

sort, de nom, de nom de sort ! Je vous retiens pour le mien !

Alm. prov., 1881

Il faut qu'un des deux parte

I

Le meunier de Chante-Grenouille, voici qu'il alla se confesser.

— De quoi vous accusez-vous, lui dit le Curé ?

— Eh bien, mon Dieu ! je m'accuse du péché que, d'habitude, on commet dans notre métier. En me payant de mes mains sur le blé de la clientèle, j'ai pris parfois un peu plus qu'on ne doit, tantôt deux, tantôt trois moutures...

— Trois moutures du même sac ?

— Du même sac, mon père, que voulez-vous ? Les années sont si mauvaises, les blés ne se vendent pas, il faut payer de gros loyers ; et, si nous ne mouturons pas un peu... au juger, nous ne pouvons pas y arriver.

— Mais vous ne voyez pas, misérable, que c'est voler comme sur un grand chemin ?

— Eh ! je le vois comme vous... Mais qu'y faire ? Je ne peux pas me retenir. Quand je vois ce beau blé, ce beau blé de Dieu tomber roux comme l'or dans la trémie du moulin, je dis : coquin de goï ! si tu en prélevais encore un peu !

— Voyez-vous, lui dit le prêtre, il faut couper court au mal, car qui vole se damne. Voici ce que vous allez faire ; il vous faudra prendre un crucifix et le sus-

pendre sur la trémie. Et ainsi, toutes les fois que vous y verserez les sacs et que le blé vous tentera, la vue du Saint Christ, crucifié pour vous sur l'arbre de la Croix, vous retiendra la main. Ainsi soit-il !

II

Ce que fit notre meunier. Il suspendit sur la trémie un crucifix de plâtre et, quand il était tenté de prendre plus de blé qu'il n'était juste, il regardait le Bon Dieu ; et cela le retenait et il était honnête.

Mais, quelques mois après, la femme du meunier dit à son homme :

— Tout à l'heure je suis montée au grenier. Mais que te dirai-je, mon pauvre, notre tas ne m'a paru guère gros. Je ne sais si nous pourrons, avec ce peu qu'il y a, payer notre trimestre (car la ferme des moulins se paie de trois mois en trois mois.)

— Ho ! va, dit l'homme, tu verras, nous paierons bien. Le Bon Dieu nous aidera.

En vérité, ils payèrent... Mais, hélas ! il ne leur resta rien.

Tout le second trimestre ils furent encore braves comme des sous, et mouturèrent juste ce qui leur revenait. Mais le tas des moutures fut encore plus petit ; et, quand tomba le loyer, ils ne purent pas payer. Va te faire lanlaire !

— Eh ! bien, dit la meunière, tu le vois, grand

nigaud, pour t'être fié au curé, comme nous sommes jolis maintenant !

— Ah ! je ne le vois que trop, dit l'homme. Mais laisse faire...

Et, tout chagriné, le meunier vient vers la trémie, et dit au Christ :

— Voyez-vous, cela ne dépend pas de moi et je suis fâché de vous le dire ! Mais arrangez-vous comme vous voudrez, il faut qu'un des deux parte ; car, si vous restez là, je ne peux pas payer, vous le voyez, et il me faudra partir.

Et, cela dit, ils enlevèrent le Christ de la trémie, et ensuite, les capons ! Ils mouturèrent double, triple ; et, quand tomba la ferme ils payèrent comme des changeurs.

C'est depuis que les meuniers — ou coupe-sac, comme on les appelle, — malgré sermons et Pâques, toujours mouturent davantage.

Alm. Prov., 1888.

Le morceau de longe

Un moyen facile, pour nos demi-dames de se montrer supérieures aux braves femmes du commun est de ne jamais vouloir dire ni entendre un mot de provençal.

— Marguerite³⁹, demandait Madame Tout-Beau-Juste à sa nouvelle cuisinière, *qu'y a-t-il pour déjeuner ?*

— Il y a un morceau de « rognonade » répondit Marguerite, que j'ai apprêté en « gardiane⁴⁰ ».

— *Comme vous parlez mal, ma pauvre Marguerite !* cria la petite dame. *Dites donc « un morceau de longe apprêté en blanquette. »*

— Ho ! Madame, répliqua la cuisinière, que sert d'aller chercher la nuit dans les armoires ! Moi, ze parle comme ze poude⁴¹.

Alm. Prov., 1889.

³⁹ Les mots en italiques ici sont en français dans le texte.

⁴⁰ *Rognonade* et *gardiane*, formes francisées du provençal : *rougnounado*, longe et *gardiano*, blanquette.

⁴¹ En provençal : *couine iéu pode*.

L'écho

Autrefois, on prêtait l'argent « derrière la porte⁴² » et quand venait l'échéance, il ne vous manquait pas un sou... Mais maintenant, disait toujours le vieux Cague-Deniers, maintenant, voyez-vous, il n'est plus possible de rendre service à personne :

*Qui prête
Se ruine.*

Et le sacré vieux gueux, — vous l'avez peut-être ouï dire — savez-vous comment il faisait pour se débarrasser des emprunteurs douteux ?

Il avait dans sa maison une grande cave caverneuse qui, quand on criait dedans, faisait l'écho.

Et mon Cague-Deniers, quand venait quelque pauvre hère, quelque mauvaise caution lui demander de l'argent :

— Volontiers ! répondait-il, seulement, vois-tu, j'ai pour habitude de ne jamais prêter un sou sans prendre conseil de l'écho de ma cave. Dans ma cave, j'ai un écho qui parle comme une personne ; et, tu le sais, l'écho est un phénix ; c'est un hasard extraordinaire s'il ne répond pas la vérité.

⁴² C'est-à-dire prêté sans titre ni témoins : *Adiéu ! darrié la porto, adiéu largènt presta !* Adieu ! derrière la porte, adieu l'argent prêté ! (*Îles d'Or*, Le Rocher de Sisyphe.)

Et alors, mon vieux ladre, avec le pauvre malheureux, descendait à la cave et criait à la pierre sourde :

— Es-tu là, écho malicieux (*maliciéu*) ?

— J'y suis (*li siéu*), répondait l'écho, j'y suis, j'y suis.

— Celui qui veut de l'argent, là, est-il un bon payeur ? (*pagaire*).

— Pas trop (*pas gaire*), pas trop, pas trop !

— Faut-il lui prêter ou non ? (*O noun*).

— Oh ! non (*oh ! noun*)... oh ! non... oh ! non !...

— Eh bien ! tu le vois ? disait le vieillard à l'emprunteur stupéfait, avec la volonté la meilleure du monde, je ne puis faire moins que d'écouter mon conseiller.

Alm. Prov., 1890

Une parole de roi

Le fameux peintre Jean Holbein, quand il était en Angleterre à la cour d'Henri VIII, s'était un jour enfermé dans son atelier de peintre pour travailler tranquille ; voici qu'un grand seigneur, voulant voir ce qu'il faisait, vint frapper à la porte. Holbein lui répondit qu'il ne pouvait recevoir personne. Là-dessus, le milord, qui se croyait tout permis, poussa la porte pour entrer. Mais l'artiste, en colère, le rejeta dehors, et tout milord qu'il fût, lui fit dégringoler l'escalier. Tellement que le haut personnage, tout en sang, se fit porter devant le roi, en lui demandant vengeance et disant que si le roi ne lui faisait pas justice, il tuerait le peintre.

Henri VIII, qui estimait Jean Holbein à sa juste valeur, dit au seigneur anglais :

— Apprenez que je vous défends, Monsieur, sur votre vie, de toucher à un cheveu de la tête de mon peintre. Voulez-vous savoir la différence qu'il y a... entre vous deux ? De sept paysans, de sept malheureux paysans, je puis faire, moi, sept nobles comme vous ; mais jamais, de sept nobles, entendez-vous ? je ne pourrai faire un peintre comme Holbein.

Alm. Prov., 1889

Paul Arène

Il faut mourir ou voir mourir. En voici encore un qui part, des fils chantants de la Provence, le bon et brave Paul Arène qui n'a fait toute sa vie que cette chose gentille : mettre en lumière et en amour le pays de Provence, le parfum de sa terre, la bonté de son peuple, la vertu de son soleil.

Paul Arène, qui est mort à Antibes le 17 du mois⁴³, était né à Sisteron le 26 juin 1843. Fils d'un horloger, il avait fait ses classes au collège de sa ville. D'abord maître des études au lycée de Marseille, puis à celui de Vanves, il quitta l'Université en 1863 après qu'il eut fait jouer avec un plein succès à l'Odéon sa pièce *Pierrot Héritier*.

C'est en ce temps-là, — quand il venait de Paris dans le courant de l'année avec Alphonse Daudet — qu'il avait fraternisé avec les félibres de la pléiade avignonnaise. C'est en ce temps-là qu'il nous écrivait : « Vous ne saurez jamais combien je vous aime. Il est une heure du matin, mon frère Jules dort depuis longtemps et j'arrive, comme un polisson que je suis, du Café de l'Europe où j'ai passé la soirée à réciter des vers provençaux, à dire du bien de vous, d'Aubanel, de Roumanille, de Mathieu et des autres. Si vous saviez combien vos vers et votre souvenir m'aident à

⁴³ 17 novembre 1896.

porter de lourds ennuis. Je suis un exilé, moi, ici, et je serais ridicule si je le disais. J'ai la *languisoun* (nostalgie) de vous, de votre Rhône, de ma Durance, de nos oliviers, de ma vigne et de ma petite sœur. »

Tout Arène est là : un exilé qui chante son rêve de Provence. Et aussi, regardez les thèmes de ses livres, de ces livres de clarté, parfumés de thym, pleins de bonhomie, qui, dans Paris, lui avaient fait tant d'amis et d'admirateurs : ce sont toujours des souvenirs provençaux. Le célèbre *Jean des Figues*, *La Gueuse parfumée*, *Les Contes de Paris et de Provence*, *Au bon Soleil*, *La Chèvre d'or*, *Domnine*, etc. — sans parler du reste avec quoi on ferait une mont-joie — ont fait de Paul Arène l'incessant apôtre de notre patrie aimée, dont il cueillait le miel comme une abeille légère.

Et ses écrits français ni son séjour à Paris ne lui avaient pas fait oublier le parler de Durance ; car si, dans notre langue, nous avons aussi nos chefs-d'œuvre, nous pouvons bien citer comme tels les poèmes qu'Arène a publiés dans l'*Almanach Provençal* : *Lis arcèlli*, *lis estello negro*, *Font-Frediero*, *Raubatòri*, *lou vin prouvençau* et *Plou e souleio*. (*Les lavignons* (coquillages), *Les étoiles noires*, *Font-Froide*, *Rapt*, *Le vin provençal* et *Il pleut et fait soleil*).

Arène est un de ceux qui, à Paris, ont le plus fait pour répandre la vogue de la Renaissance félibréenne. Il fut un des joyeux compagnons qui fondèrent *La Cigale*, et un jour, il disait pourquoi :

*C'est pour ne pas perdre l'accent
Que nous fondâmes La Cigale.*

Il fut un des vaillants qui, en 1879, créèrent la *Société félibréenne de Paris* et, au Café Voltaire, siège de la société, comme aux fêtes de Sceaux, il était un des premiers pour répandre la joie.

Qui n'a pas entendu Paul Arène chanter les vieilles chansons provençales et les chants nouveaux du Félibrige ; qui ne l'a pas ouï discourir de toute chose avec un bon sens, un esprit, un renouveau incomparable, qui ne l'a pas entendu parler de Sisteron, sa patrie, qu'il avait sans cesse sur les lèvres, peut dire qu'il ne connaît pas ce qu'est l'enthousiasme provençal.

N'est-ce pas lui qui, l'an de la guerre, élu capitaine par ses Sisteronais, leur avait fait sur l'air : « fais-te le teindre en bleu⁴⁴ », cette chanson de marche que toute la France chanta :

⁴⁴ Vieille chanson avignonnaise que les bonnes gens attribuent au roi René, et dont voici le début traduit en français :

*Les filles d'Avignon
Sont comme les melons
Sur cent cinquante
Il n'y en a pas un de mûr
Les plus charmantes
N'ont pas le cœur sûr...
Fais... Fais, fais-te le teindre en bleu ! etc.*

On raconte que les massacreurs de la Glacière, en 1793, chantaient, en guise de *Carmagnole* : *Fais-te le teindre en bleu...* en dansant la farandole.

*Une ! Deux !
Le Midi bouge,
Tout est rouge :
Une ! Deux !
Nous nous foutons bien deux.*

Dénot au Félibrige, dont il était majoral, il avait traduit en vers français *Le Pain du Péché* d'Aubanel ; et il ne manquait guère de venir chaque année en Provence, retremper dans le Rhône, la Durance et la mer, la jeunesse et la ferveur de son cœur de poète.

Pauvre Arène ! La dernière fois qu'il vint à Mail-lane, il y a deux ans, pendant que nous dînions et que l'on plaisantait, il nous dit :

— Moi, quand je mourrai, savez-vous quelle épi-taphe j'ai choisie ?

*Gaio, ai pantaia ma vido
(Gaie, j'ai rêvé ma vie⁴⁵.)*

Ô doux et franc poète, ô âme d'or, ô fils de limpide race provençale, qu'elle te soit légère, à Sisteron, la

⁴⁵ Un abîme sépare cette lapidaire et forte parole de l'inscription, hélas, si différente qu'on a gravée sur la tombe d'Arène :

Men vau, l'amo ravidó Davé pantaia ma vido.

« Je m'en vais l'âme ravie — d'avoir rêvé ma vie. »

Arène avait-il donc modifié son épitaphe avant de mourir ? Mistral ne le croyait pas et il fut même assez ému et attristé en apprenant que l'inscription gravée sur la pierre de Sisteron n'était pas : *Caio, ai pantaia ma vido.*

terre mère que tu as illuminée de ta gloire. Ton rêve est fini, mais ton énergie nous reste.

Ailloli, du 17 décembre 1896

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	4
--------------------	---

PREMIÈRE GERBE

L'homme juste	15
Les pâtres	22
La vache du roi René	24
Le vin du purgatoire	27
Le pichet	29
Le pendu	31
Le treizième de la portée de porcs	32
Réunion de Nice	34

DEUXIÈME GERBE

Le chardonneret du Pape Jean	40
Les quatre questions	43
Les menteurs	47
Nouveau système de locomotion	49
La trinité	51
Les Aliscamps	54

TROISIÈME GERBE

Le mal-parlant	60
Le verre du roi René	64
L'avoine bien grenée	65
Le Pape Benoît XII	66

Les joncs	68
La naissance d'Henri IV	69
Les taupes ingénieurs	71
La poule plumée	73
La chèvre d'or	75
Le siège des Baux	80
Le goudron	82

QUATRIÈME GERBE

Le Benedicamus	85
Remontrances des taureaux de Camargue	87
L'avare de Peynier	94
La favette	96
Le mistral	106

CINQUIÈME GERBE

Le nid d'effraies	110
Deux mots de Crillon	112
Le pou et la puce	113
La pétition des Limousins	117
La propreté des Arlésiennes	118

SIXIÈME GERBE

Le mauvais hôte	124
Un mot d'un archevêque d'Avignon	129
La scie	130
Le nid de tourds	132
Jean Grognon	134
Sauvaire-Barthélemy	137
Le lièvre du pont du Gard	139

Les pénitents	142
Les aïeux	143
Jean de la Vache	146

SEPTIÈME GERBE

Les aubergines a la poêle	158
Le travailleur de terre	162
Il faut qu'un des deux parte	164
Le morceau de longe	167
L'écho	168
Une parole de roi	170
Paul Arène	171

TÉLÉCHARGEZ GRATUITEMENT LE TEXTE EN PROVENÇAL



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Van Gogh, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS